

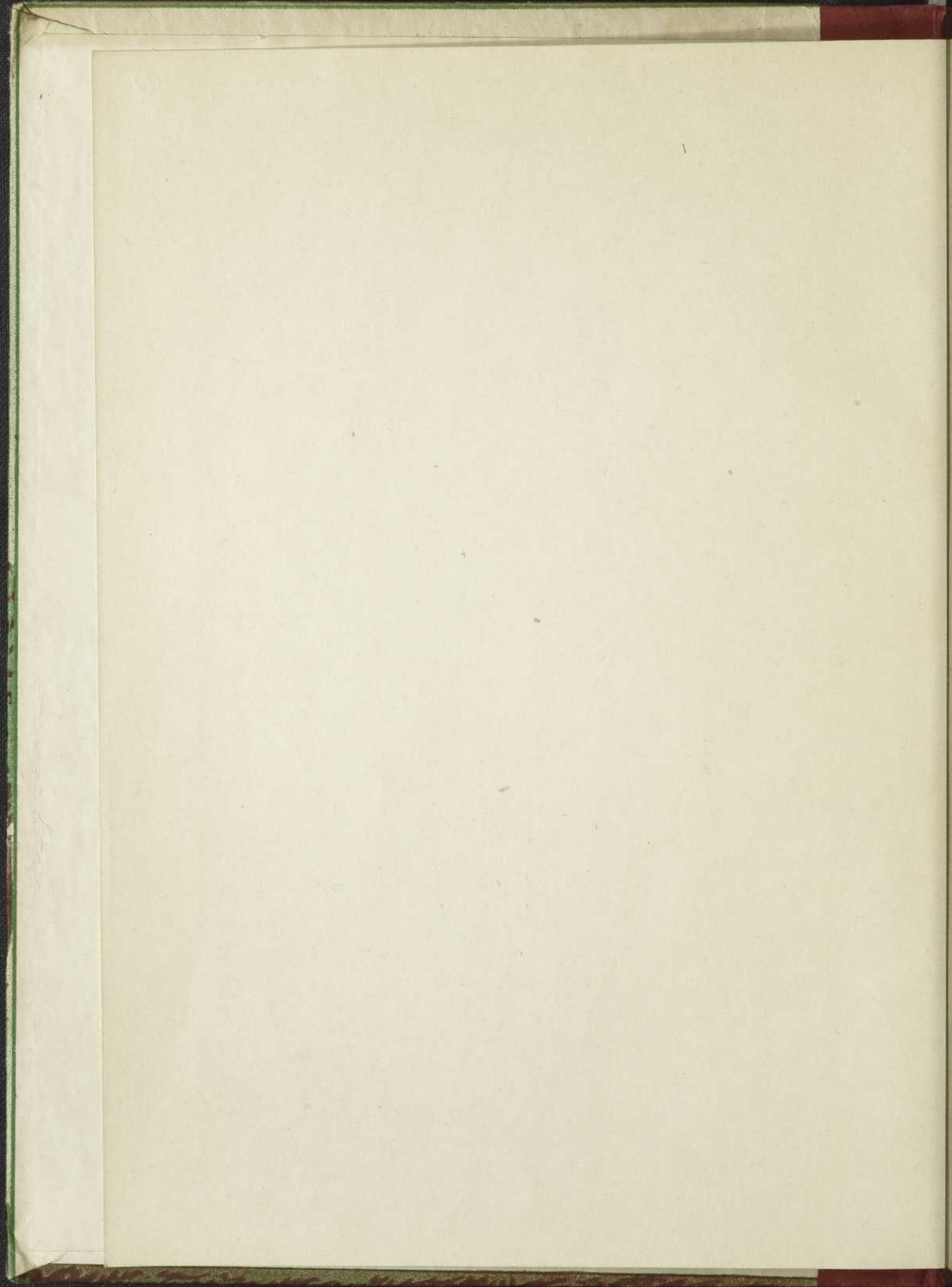
EUGÈNE ACHARD

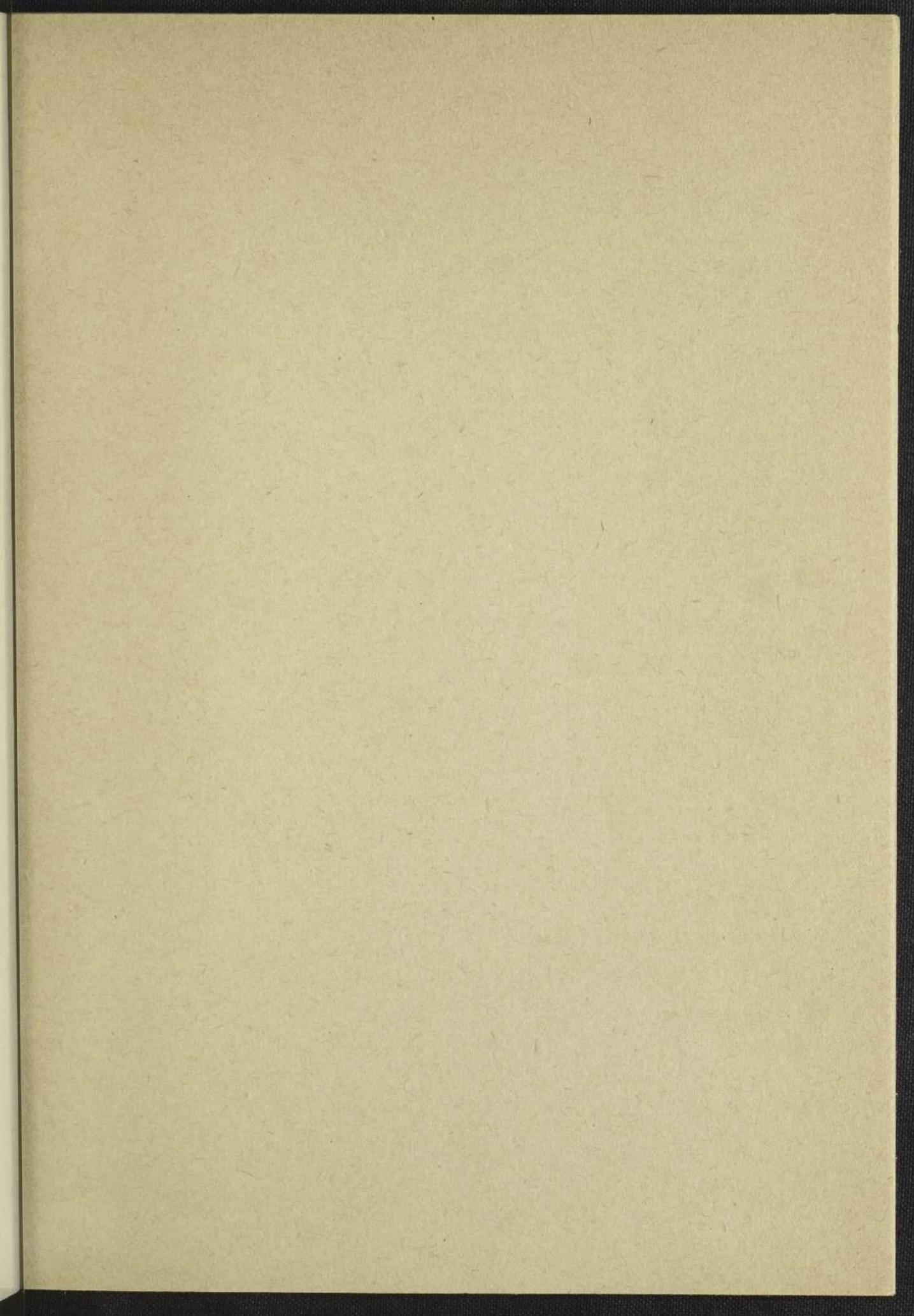
*Les Pèlerins*  
de la  
*Grande Escarboucle*

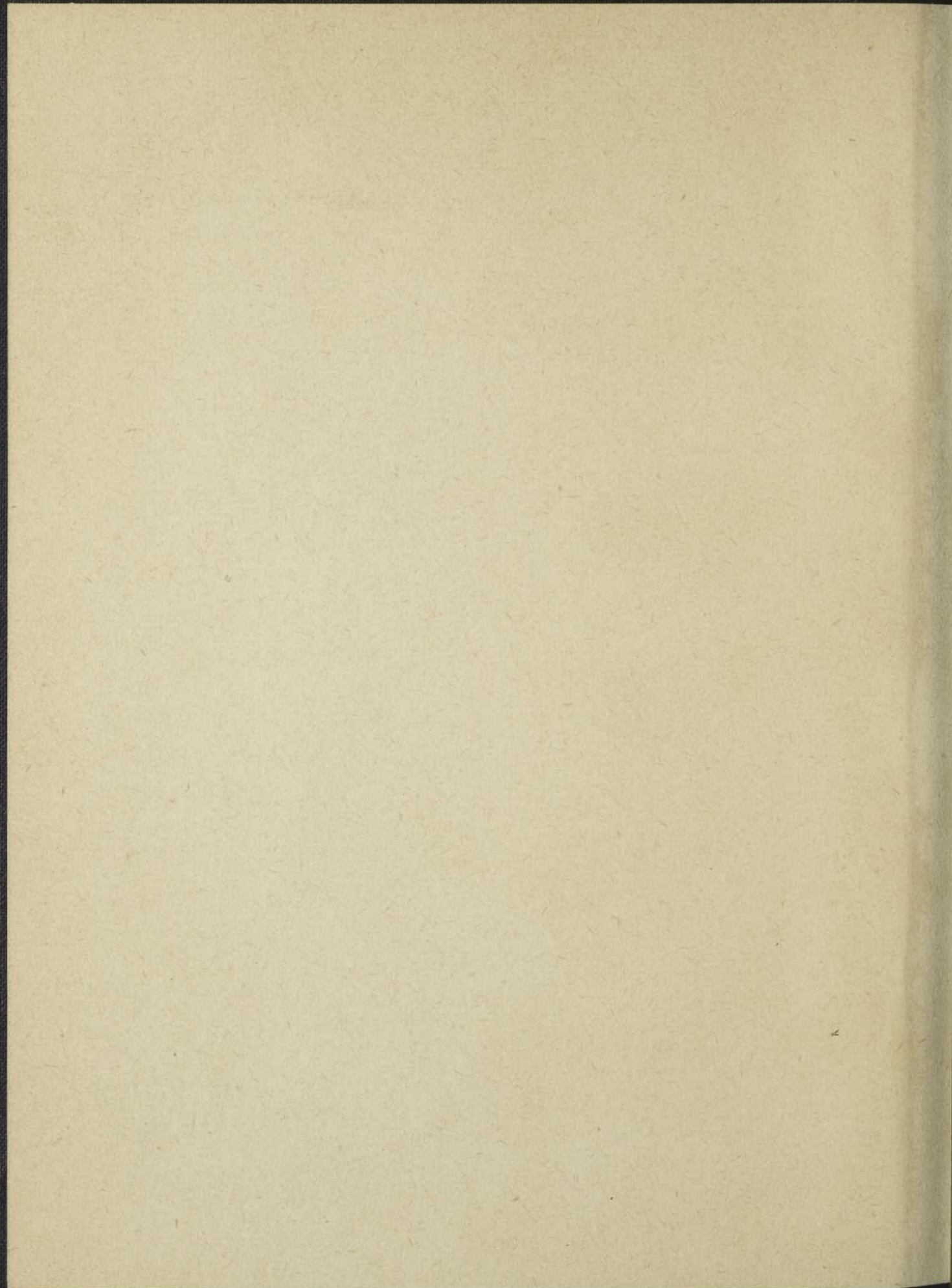












Les Pèlerins  
de la  
Grande Escarboucle

Dans la même série:

---

## VOLUMES RELIÉS ET ILLUSTRÉS

Les Naufrages du Saint-Laurent

La Fée des Erables

Le Trésor de l'Île aux Noix

Aux Jardins du Richelieu

Les Contes du Saint-Laurent

Au temps des Indiens Rouges

Les Contes du Richelieu

Aux quatre coins des Routes Canadiennes

Les Contes de la Forêt Canadienne

Ce que raconte le vent du soir

Les Contes de la Claire Fontaine

Les Pèlerins de la Grande-Escarboucle

EUGÈNE ACHARD

**Les Pèlerins  
de la  
Grande Escarboucle**



**LIBRAIRIE GÉNÉRALE CANADIENNE**  
5608, Avenue Stirling,  
MONTRÉAL,

Droits réservés — Ottawa 1947

# I

## LES PELERINS

Vers la tombée de la nuit, à une époque fort lointaine, puisque le pied de l'homme blanc n'avait pas encore foulé le sol de l'Amérique, un groupe d'Indiens se trouvaient réunis sur la grève sablonneuse qui longe le grand fleuve de Silène.<sup>1</sup> au pied même de ce cap que Champlain devait nommer plus tard, cap Diamant, et sur lequel s'élève aujourd'hui la citadelle de Québec<sup>2</sup>.

C'étaient des pèlerins de la Grande-Escarboucle. Ainsi nommait-on alors cette sorte d'aventuriers coureurs des bois qui avaient voué leur vie à la recherche de cette pierre philosophale d'un nouveau genre qui ne changerait rien en or, mais qui devait

---

1. C'est le nom que les Indiens avaient donné au fleuve St-Laurent. Jacques Cartier l'avait d'abord nommé "le grand fleuve de Canada" parce qu'il conduisait au royaume de Canada dont ses deux interprètes indiens, Tégnoagny et Domagaya lui avaient parlé. Quelques jours auparavant, le 10 août, il était entré dans une baie, sur la côte du Labrador, en face de l'île d'Anticosti et, à cause de la fête du jour, il l'avait nommée baie Saint-Laurent. Pendant un certain temps on crut que cette baie était l'embouchure même du fleuve et c'est ainsi qu'il devint le fleuve Saint-Laurent.

2. Car le Cap Diamant est un véritable cap, à l'extrémité de la presqu'île qui s'avance dans les eaux, entre l'embouchure de la rivière Saint-Charles où se trouve le port proprement dit de Québec et l'anse au Foulon, cet enfoncement d'où s'élancèrent les soldats de Wolfe pour gravir la falaise et venir attaquer Québec par en arrière, sur les plaines d'Abraham.

assurer bonheur et puissance à son heureux possesseur<sup>3</sup>.

Une vieille légende répandue dans toutes les tribus et commentée par les chamans et les jongleuses, assurait qu'un jour le Grand-Esprit voulut faire un présent à ses enfants rouges : il prit au soleil le plus beau de ses rayons et l'enferma dans une caverne sombre. Là, après de nombreuses lunes, le rayon de soleil s'étant refroidi, était devenu une pierre d'un rouge sanglant et d'un éclat incomparable. C'était le *Ghitchi-Goné*, c'est-à-dire la Grande-Escarboucle, le merveilleux talisman qui assurerait à son possesseur, une longue vie, des jours heureux et la victoire sur tous ses ennemis.

Où se trouvait cette pierre magique ? Mystère. Le Grand-Esprit ayant décidé qu'elle n'appartiendrait qu'au plus brave et au plus avisé, l'avait, disait-on, déposée en un lieu secret, afin qu'on ne puisse la découvrir qu'après de longues recherches.

Et c'est ainsi que chaque soir, autour du feu de camp, les vieilles squaws recommençaient l'histoire de la pierre magique au moyen de laquelle on pouvait fondre la neige, chasser le froid, amener un perpétuel été, attirer le gibier et vivre heureux.

---

3. Au moyen âge, on donnait le nom de pierre philosophale à une pierre magique qui avait le pouvoir de changer en or tout ce qu'elle touchait. Pendant longtemps, les alchimistes la cherchèrent avec ardeur ; on désignait même sous le nom de "grand œuvre" l'ensemble des recherches qui devaient amener la découverte de cette pierre merveilleuse.



**Le Cap Diamant est un véritable cap à l'extrémité de la  
presqu'île qui s'avance dans le fleuve.**

Et parfois, quand le feu commençait à s'éteindre, quand les vieilles raconteuses avaient détaillé tous les biens, étalé toutes les richesses, nommé tous les bonheurs que devait procurer la possession de la pierre merveilleuse, un jeune guerrier, fou de désir, quittait silencieusement le groupe et s'enfonçait dans la nuit. On n'entendait plus jamais parler de lui. Quand ses parents ou ses amis demandaient de ses nouvelles, on répondait simplement :

— Il est parti à la recherche du Ghitchi Goné.

On n'en demandait pas davantage, car de tous ceux qui étaient ainsi partis, aucun n'était jamais revenu. Sans doute, au bout de leur chemin, après bien des désillusions, bien des détours et bien des lunes, n'ayant plus que la vieillesse en partage, avaient-ils découvert le pays des chasses bienheureuses et s'y étaient-ils enfoncés pour toujours.

Mais leur insuccès n'avait pas découragés les chercheurs ; chaque semaine, presque chaque jour, un nouveau coureur se lançait à l'aventure et on ne trouvait guère de tribu qui ne comptât au moins l'un de ses membres parmi les pèlerins de la Grande-Escarboucle.

Ils allaient tantôt solitaires et tantôt par groupes, comme des chasseurs acharnés à la poursuite d'un gibier qui leur échappe et disparaît au mo-

ment, où l'on croit le saisir. Les forêts, les montagnes, les vallées et les plaines les voyaient tour à tour.

Quand ils passaient à proximité d'une bourgade et qu'ils consentaient à s'asseoir autour du feu de camp, le meilleur morceau de venaison leur était réservé. En retour, on ne leur demandait que le récit de leurs aventures, de leurs désillusions ou de leurs espoirs.

Et quand ils étaient repartis, il était rare qu'on ne s'aperçût pas que quelque membre de la tribu, atteint de la même folie, avait déserté le village pour les suivre, devenant lui aussi un pèlerin de la Grande Aventure.

Mais ces rencontres étaient rares. Farouches et solitaires, occupés uniquement de leur mirage, ne voulant partager avec aucun autre leurs chances de succès, les pèlerins évitaient les bourgades et fuyaient toute compagnie. La nuit venue, ils se construisaient un gîte de fortune et le lendemain, ils repartaient, chercheurs infatigables et jamais découragés.

Il arrivait cependant qu'au soir d'une longue journée, plusieurs voyageurs se rencontraient au même but, amenés par des chemins différents. C'était une loi alors, de passer la nuit ensemble, de

dormir sous le même abri, autour du même feu, après avoir partagé le même repas.

Et c'est ainsi que, ce soir-là, un groupe de ces pèlerins se trouvaient réunis au lieu que je vous ai dit tout à l'heure, sur les bords du grand fleuve. La journée les avait vus sur des sentiers divers et seule la nuit et le hasard les avaient rassemblés.

Ils étaient des inconnus les uns pour les autres; cependant le sens de la fraternité leur était assez commun pour les porter à construire ensemble une hutte de branchages où ils passeraient la nuit et à établir un feu où cuirait leur frugal repas.

Leur rencontre en ce lieu était d'autant plus étrange que ce rocher, au bord des eaux, passait pour être le séjour des mauvais esprits. Les Indiens n'y arrêtaient pas d'ordinaire; guerriers et chasseurs s'en éloignaient et même ne craignaient pas de faire un long détour pour l'éviter.

Nos pèlerins eux-mêmes n'y étaient pas venus de bon gré; la fatalité avait conduit leurs pas et la nuit, qui les avait surpris, ne leur avait pas permis d'aller plus loin. La plus proche bourgade était encore à plusieurs heures de marches, de l'autre côté du fleuve, et comme ils n'avaient pas de canot, force leur était de s'accommoder de ce lieu, si mal famé qu'il fût.

Aussi faisant contre mauvaise fortune bon cœur, avaient-ils échangé des salutations hospitalières en s'offrant mutuellement asile sous le toit de cette cabane que le premier avait commencée seul, mais que tous avaient contribué à terminer.



**Il arrivait pourtant, qu'au soir d'une longue journée,  
plusieurs voyageurs se rencontraient au même but.**

Le moment venu, ils étalèrent leurs provisions respectives sur la surface d'une roche plate et prirent un repas général qui se termina par des marques de confraternité, chacun ayant fumé au même calumet. Que cela n'étonne pas le lecteur; au désert, on ne saurait être indifférent, on est ami ou ennemi.

Et nos voyageurs avaient fait amitié; mais pour un soir seulement; dès le lendemain matin, chacun repartirait par le sentier qu'il aurait choisi et ils seraient de nouveau étrangers l'un à l'autre, ennemis même, puisqu'ils étaient rivaux et que le tomahawk suspendu à leur ceinture était prêt à s'abattre sur la tête de tout concurrent qui voudrait leur barrer le chemin.

Ils étaient là sept hommes et une femme, se chauffant au feu qu'ils avaient allumé ensemble et dont la flamme s'élevait claire et sans fumée dans la nuit douce<sup>4</sup>.

En observant ce petit groupe rassemblé par le hasard — ou peut-être par le Grand-Esprit qui voulait les soumettre à la grande épreuve — on était frappé de la variété des contrastes. A la lueur du brasier qui durcissait les visages et découpait les silhouettes, chacun apparaissait comme sa propre caricature.

---

4. Les Indiens étaient remarquablement habiles à choisir le bois le plus sec pour faire leurs feux, de manière à obtenir une flamme sans fumée. Cette habileté provenait d'une nécessité: en plein jour, seule la fumée peut être aperçue de loin, la flamme demeure à peu près invisible; ainsi pouvaient-ils échapper aux visiteurs indésirables.

## II

### IKOENON

Le plus âgé, un grand vieillard, dont les cheveux raides et rares se dressaient quand même en une touffe blanche, au sommet de la tête, était vêtu d'une ample peau d'original fort maltraitée par l'usage et les intempéries. Sa tête osseuse et dure sortait du col à la façon d'un vieil oiseau déplumé; son visage bronzé, aux traits anguleux, ne semblait plus avoir rien de vivant si ce n'est deux yeux de braise aux reflets inquiétants.

Et pourtant Ikoénon avait été jeune et beau; les jeunes filles qui passaient à côté de lui le regardaient avec admiration; déjà elles enviaient celle qui serait sa squaw et partagerait son wigwam. Le père d'Ikoénon était le grand sorcier de la tribu et il avait rêvé de voir son fils lui succéder un jour dans ses importantes fonctions. Aussi s'efforçait-il de lui inculquer les secrets de son art.

Mais le jeune homme aspirait à une puissance plus haute; il rêvait d'un pouvoir qui lui permettrait de gouverner les éléments à son gré et de dominer les hommes. Le soir, au feu de camp, il s'eni-

vrait des récits merveilleux des chamans et des sorcières qui célébraient la vertu de la Grande-Escarboucle.

Et un soir, laissant le wigwam où dormaient son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, il était parti pour l'aventure d'où l'on ne revient pas.

Tout d'abord, il avait marché d'un pas alerte, parce que l'espoir donne des ailes. L'un après l'autre, il avait visité tous les lieux qu'avaient décrits les chamans au cours de leurs récits. Il en connut bien d'autres dont il n'avait jamais entendu parler auparavant. Mais la pierre merveilleuse fuyait devant ses yeux comme un mirage qui semble s'éloigner à mesure que l'on approche.

A la suite de chaque désillusion, il avait endurci son cœur, le nourrissant d'un nouvel espoir. Mais hélas ! il avait vu son rêve fuir chaque jour un peu plus loin.

C'est en vain qu'il avait promené ses mocassins sur tous les sentiers, qu'il avait franchi les plus hautes montagnes, qu'il était descendu au fond des vallées sombres, qu'il avait sillonné les plaines et exploré les épaisses forêts : chaque soir, il avait couché avec le désenchantement.

Alors, il était revenu parmi les hommes, il avait visité toutes les tribus, il s'était assis au feu de



**Sa tête osseuse et dure sortait du col à la façon  
d'un vieil oiseau déplumé.**

camp de toutes les bourgades, écoutant le récit des vieilles grand'mères ou le commentaire des sorciers.

Pris chaque fois d'un nouvel espoir, il avait suivi les rivières, franchi les rapides et fait les portages les plus difficiles, il était entré dans les cavernes mystérieuses et dont les voyageurs s'éloignaient. En canot, en raquettes ou en mocassins, brûlé par le soleil en été, glacé par la bise en hiver, il était allé partout, il avait tout entendu, tout vu... sauf la gemme mystérieuse qui était le rêve de sa vie. Toutes les tribus, tous les guerriers, tous les chasseurs, toutes les squaws le connaissaient; on l'avait surnommé Ikoénon, c'est-à-dire le Chercheur. On ne lui connaissait plus d'autre nom et lui-même, il avait oublié celui qui lui fut imposé lorsque, pour fêter le premier anniversaire de sa naissance, le sorcier de la tribu lui avait coupé une mèche de cheveux. Comme personne ne se souvenait plus à quel âge il avait commencé ses courses, personne non plus ne pouvait dire quel était son âge.

Une légende s'était répandue peu à peu; elle assurait que Waconda, le Manitou de la vengeance, voulant lui faire expier la convoitise effrénée qui l'entraînait à la recherche de la pierre magique, l'avait condamné à errer par les sentiers et les pistes, jusqu'à la fin des temps, portant toujours au



Il se voyait porté en triomphe vers le wigwam du conseil.

cœur la même fièvre d'espoir au lever du soleil, la même désespérance au coucher.

Mais aujourd'hui, vieilli par l'âge et désabusé, Ikoénon avait fini d'espérer; il n'attendait plus rien, sinon, l'un de ces soirs, de trouver le chemin qui conduit au pays des chasses bienheureuses; alors il laisserait là son corps et sa fièvre et il partirait heureux.

Que de fois, n'ayant pas même réussi à trouver le repas qui aurait assouvi sa faim, il s'était enveloppé, pour dormir, dans la misérable peau d'original qui lui servait de manteau. Et voilà que le rêve était venu le consoler de toutes ses fatigues: il se voyait possesseur de la pierre merveilleuse, revenu parmi les siens, proclamé chef et porté en triomphe jusqu'au milieu du conseil. Au réveil, réconforté par sa vision, il était reparti sur le sentier, le cœur conflué d'un nouvel espoir.

Ainsi avaient passé les jours, les heures et les saisons.

---

### III

#### ASSUENON

Auprès d'Ikoénon était assis un autre vieillard, mais il était loin d'avoir sa taille et sa majesté. Assuénon était petit, maigre et si courbé, qu'on l'aurait pris pour l'un de ces arbres rabougris que la mauvaise terre a empêché de pousser, que les vents tordent et secouent comme des squelettes désespérés.

Sur la vieille peau de daim qui couvrait mal sa poitrine, pendait un collier fait de dents d'animaux; cette amulette était tout ce qui restait à Assuénon de ses anciennes fonctions de sorcier.

Car, durant de longues années, Assuénon avait tenu sa tribu sous la terreur de ses incantations. La guerre ou la paix dépendaient de ses oracles; les prisonniers étaient échangés ou torturés, selon que le Grand-Esprit en décidait par sa bouche; les chasseurs ne seraient jamais partis sans le consulter et ils tâchaient de découvrir dans ses paroles trop souvent ambiguës, le lieu où s'était rassemblé le gibier; rien ne se décidait que par ses artifices, rien ne se faisait que par son aveu, car le ciel et la terre et les saisons, la santé ou la maladie, l'abondance ou la famine étaient soumis à ses jongleries.

Mais voilà qu'au cours d'une grande sécheresse, toute sa gloire s'était soudainement écroulée, toute sa puissance s'était évanouie. Le gibier avait fui, les puits s'étaient desséchés et les gens mouraient par centaines.

Assuénon avait en vain usé de tous ses sortilèges : aucun n'avait réussi à fléchir la colère du Windigo offensé ; alors il eut recours à un moyen terrible : ayant choisi un enfant d'un an et l'ayant arraché aux bras de sa mère, il l'avait immolé à la fureur des manitous ; de son sang il avait marqué l'entrée de tous les wigwams, adjurant Areskoui, le dieu du vent et de la tempête d'amener les nuages de l'horizon et de les déverser en pluie bienfaisante sur les champs de la tribu. Mais Areskoui tenait à montrer à tous qu'il avait abandonné son sorcier ; il ne répondit ni à ses prières ni à ses adjurations et les Indiens continuèrent à mourir, jusqu'au jour où, de la tribu voisine, était venu un autre sorcier et, avec lui, des nuages sombres qui aussitôt crevèrent en une pluie diluvienne, remplissant les puits et guérissant toutes les maladies.

Assuénon avait compris que son pouvoir était fini et il était parti.

Mais au moment de quitter la tribu, il avait proféré un serment terrible :



Assuénon avait en vain usé de tous les sortilèges.

— Assuénon s'en va, s'écria-t-il; mais un jour, il reviendra, portant dans ses mains la Grande Escarboucle et ce jour-là sera le dernier de la tribu, car il anéantira tous ses guerriers, toutes ses squaws et tous ses enfants.

Assuénon était déjà vieux quand il partit; pourtant il demeurait encore vigoureux. Il avait marché de nombreuses lunes, soutenu par la fièvre de sa vengeance; mais en vain, il n'avait jamais trouvé la pierre magique qui lui aurait permis d'assouvir sa rancune. Et aujourd'hui, s'il poursuivait encore un rêve auquel il ne croyait plus, c'était seulement parce qu'il n'osait pas reparaitre parmi ceux qui avaient entendu son serment.

---

## IV

### MOSKOUA

Tout autre était Moskoua (le Castor), le troisième de ceux qui étaient assis, ce soir-là, autour du feu de camp. Grand, fort et beau, il avait gardé jusque dans la vieillesse, un air de naïve bonté.

Longtemps il avait chassé l'animal dont il portait le nom et auquel toute sa tribu était vouée<sup>1</sup>. Adroit, habile et persévérant, les fourrures précieuses s'entassaient au fond de son wigwam. Et comme sa squaw était fort entendue dans l'art de les tanner et de les border au moyen des poils du porc-épic délicatement teints, Moskoua trouvait facilement à les échanger contre toutes les choses nécessaires à la vie. Ainsi son wigwam était-il le mieux fourni en objets de toutes sortes et ses filles les plus richement vêtues.

La tribu de Moskoua habitait Hochelaga et il aimait à parcourir cette montagne que Jacques Car-

---

1. Chaque tribu choisissait un animal qui devenait pour ainsi dire sa mascotte et en quelque sorte son protecteur ; l'image de l'animal choisi était dessinée sur les peaux des wigwams ; quelquefois même les guerriers ou les chasseurs, au moment de partir pour une expédition, la peignaient sur leurs manteaux ou la tatouaient sur leurs membres. C'est ainsi que certaines tribus reçurent le nom de l'animal qui était leur mascotte : On connaît la tribu des Loups, celle du Porc-Epic, celle des Renards, etc. . .

tier devait visiter un jour et nommer mont Royal en signe d'admiration.

Moskoua en connaissait tous les sentiers et il savait sur quelles pistes poser ses pièges pour y faire des prises nombreuses. Mais il aimait par-dessus tout le petit lac tranquille qui s'ouvrait sur le plateau central et où vivaient plusieurs colonies de ses animaux favoris <sup>2</sup>.

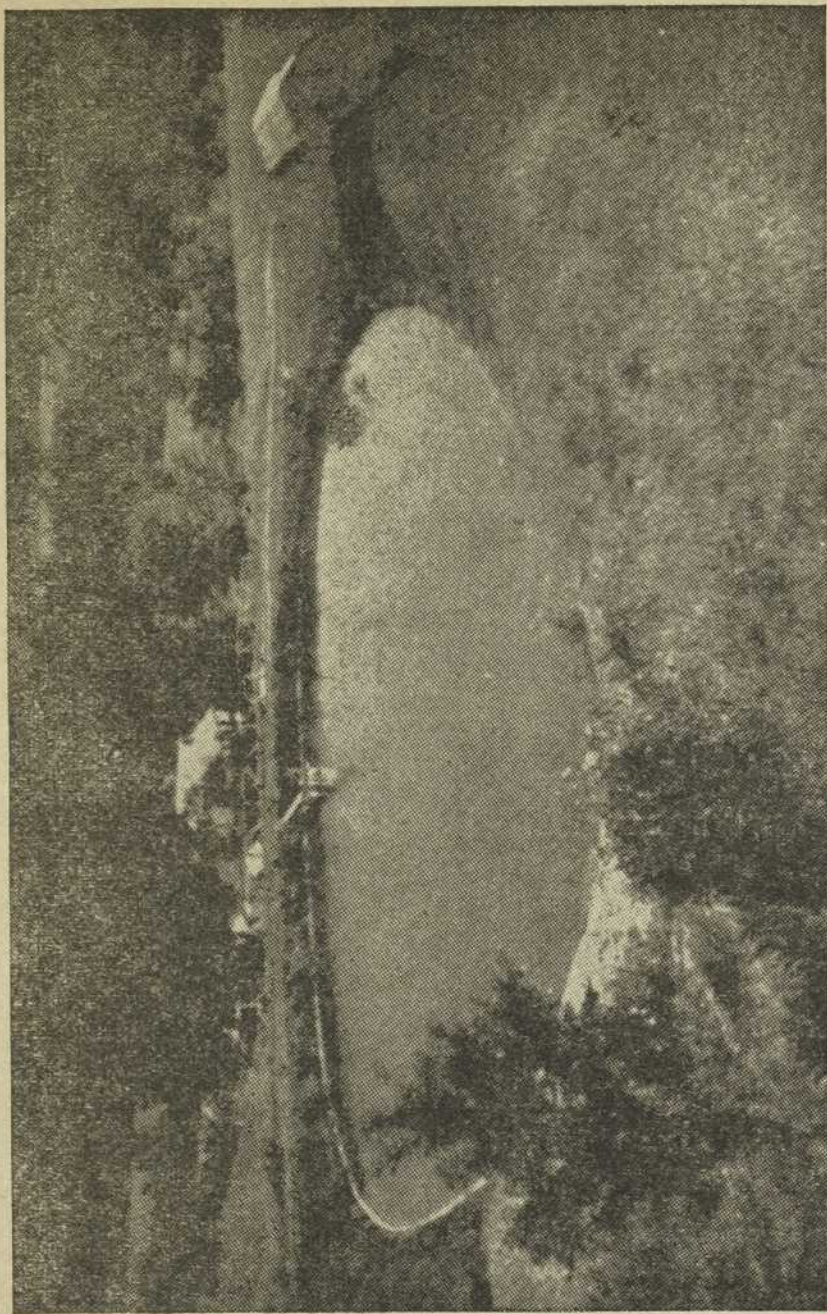
Or un jour, au coucher du soleil, Moskoua vit sortir du lac, un castor d'une grosseur extraordinaire et d'un pelage tirant sur le rouge sombre. La fourrure, aux rayons obliques du soleil, avait des reflets chatoyants d'une beauté incomparable.

— C'est certainement le roi des castors, songea Moskoua ; quelle gloire si je pouvais m'en emparer.

Et il se mit à le poursuivre. Il n'osait tirer, car

---

2. Ce lac avait été créé par les castors eux-mêmes qui avaient barré un ruisseau descendant du sommet et dont le cours, après avoir dévalé les pentes, s'enfuyait par ce qui est aujourd'hui le Chemin de la Côte des Neiges, jusqu'à la rivière des Prairies. Ce petit cours d'eau, connu longtemps sous le nom de ruisseau Raimbaud, était célèbre par les nombreuses tanneries échelonnées sur ses bords et qui fournissaient tous les cordonniers et selliers de Montréal. Croyant obtenir une plus grande quantité d'eau, on détruisit le barrage édifié par les castors et le lac fut transformé en marais. Ces dernières années, les autorités de la ville de Montréal ont fait nettoyer le marais et rétabli la digue. Lors du déblaiement, on trouva de nombreuses branches ensevelies dans la vase et conservant encore la trace très visible des dents des ingénieurs à quatre pattes qui les avaient débitées. Aujourd'hui, le lac étend de nouveau la nappe de ses eaux parmi la verdure environnante et, en hiver, il fait la joie des patineurs qui s'y rendent très nombreux. Quant aux tanneries, elles ont disparu depuis longtemps et le ruisseau lui-même, englobé dans le système de canalisation des égouts, montréalais, a cessé de couler à ciel ouvert ; pourtant la partie de l'ancien ruisseau qui va du sommet de la montagne au lac, est encore visible quoique fortement diminuée par le déboisement.



Il aimait par-dessus tout le petit lac tranquille qui s'étendait sur  
un petit enfoncement du plateau central.  
(Vue du lac des castors, tel qu'il a été restauré de nos jours.)

il voulait le prendre vivant, mais constatant qu'il allait lui échapper, il banda son arc et lui décocha une flèche.

La flèche atteignit son but, mais sans doute le castor était-il enchanté, car sa pointe s'émoussa sur la fourrure comme si elle avait frappé une pierre très dure.

— C'est le Manitou des castors ! s'écrie Moskoua émerveillé.

Et jetant son carquois, son arc et ses flèches, il reprit sa course, bien décidé à le prendre vivant.

Il était sur le point de rejoindre la bête et déjà il avançait la main pour la saisir, lorsque le Manitou, car c'était bien lui, se changea en une boule d'un rouge éblouissant et se mit à dévaler les pentes avec la vitesse d'un roc arraché de son équilibre.

Moskoua laissa échapper un cri de désespoir et, insouciant du danger, il allait s'élancer à sa suite, quand il entendit une voix qui lui criait :

— Moskoua, tu as vu la Grande-Escarboucle. Et maintenant, trouve-la si tu veux être heureux.

En même temps, le chasseur voyait la boule rebondir sur les dernier contreforts de la montagne ; c'était maintenant un globe éblouissant qui, à chaque saut, multipliait, en les réfléchissant, les derniers rayons du soleil.

Mais bientôt, le soleil lui-même se coucha tout à fait et la boule lumineuse disparut parmi les grandes herbes et les arbustes épineux.

Moskoua rentra chez lui tout songeur. Toute la nuit, en rêve, il poursuivit la boule mystérieuse et



**Il aperçut un castor d'une grosseur extraordinaire.**

chaque fois que, s'en étant approché, il étendait la main pour s'en saisir, la boule rebondissait et allait le narguer d'un peu plus loin ; en même temps, il lui semblait entendre le ricanement d'une vieille sorcière qui se moquait de ses efforts.

Dès le lendemain, sans rien dire à personne, il revint à la montagne ; il visita l'une après l'autre toutes les anfractuosités, fouilla toutes les grottes, secoua les grandes fougères aussi bien que les branches des vinaigriers, mais toutes ses recherches furent vaines.

Les jours suivants, il revint encore et ainsi pendant des semaines. Chaque fois il étendait un peu plus loin ses recherches. Un jour, étant trop loin de son wigwam, il n'y revint pas passer la nuit. Et c'est ainsi qu'il fut saisi de la folie qui l'avait entraîné loin de son village, de sa femme, de ses enfants et de sa tribu.

Aujourd'hui, il était vieux et ridé ; il avait usé sa vie dans des recherches infructueuses, perpétuellement recommencées. Sa jeunesse s'en était allée ; il n'était jamais revenu parmi les siens et ne savait plus rien d'eux ; mais dans son regard brûlait toujours, comme une fièvre, l'insatiable désir qui le lançait chaque matin, par des sentiers nouveaux, vers des buts encore inexplorés.

## V

### ONDERONK

Ondéronk, le quatrième de ceux qui entouraient le feu de camp, avait été dans sa jeunesse un grand guerrier. Les chevelures qui pendaient dans son wigwam, attestaient le nombre des ennemis qu'il avait vaincus et scalpés ; son annulaire droit de même que ses deux pouces à moitié brûlés annonçaient qu'il avait été attaché au poteau de torture ; mais du milieu de son supplice, il en avait imposé à ses vainqueurs et ceux-ci, pleins d'admiration pour son courage, avaient consenti à l'échanger contre cinq de leurs prisonniers.

Ainsi donc, Ondéronk était revenu parmi les gens de sa tribu glorieux et honoré, car le conseil des chefs avait résolu de lui décerner le titre de capitaine, bien qu'il ne fût encore qu'un jeune homme.

Hélas ! même à cette époque reculée, la trahison n'était pas une chose inconnue dans les forêts de l'Amérique. En arrivant dans sa bourgade et avant même de se présenter au conseil des chefs qui avaient négocié son retour, Ondéronk était entré dans son wigwam et il avait subi la honte de le voir occupé par un autre.

L'un de ceux qui avaient été ses compagnons de combat, celui qu'il nommait son ami le plus cher, avait profité de son absence pour s'emparer de ses biens et lui ravir le cœur de la belle Déronah, son épouse; celle-ci oubliant son ancien maître, s'était donnée corps et âme à l'intrus.

Et c'est ainsi qu'avant d'avoir reçu la récompense de son courage, Ondéronk avait connu son malheur.

Mais au même instant, son œil s'était enflammé, son bras s'était levé et d'un seul coup de tomahawk, il avait fendu le crâne du traître. Après quoi, et afin qu'il ne demeurât rien du wigwam où il avait été heureux, il y avait mis le feu et était parti pour toujours.

Seul de par le monde, évitant même les bourgades, il avait erré à la recherche de la Grande-Escarboucle qui, espérait-il, lui donnerait une squaw plus fidèle et une tribu dont il serait le chef.

Mais depuis qu'il était parti, abandonnant son wigwam et sa tribu, bien des lunes avaient passé. Aussi le soir, lorsque le soleil était à son couchant, il se retournait pour considérer le chemin parcouru. Mais ce qu'il voyait surtout, c'était sa longue vie solitaire et, bien que l'astre à son déclin auréolât sa tête, son cœur était sombre et triste à en mourir.

## VI

### MONOHANGO

Le cinquième personnage était lui aussi un vieillard car une longue suite de jours s'étendait derrière lui. Il avait nom Monohango, c'est-à-dire l'Ours Intrépide, car il savait unir à une lourdeur apparente, une grande agilité de corps et d'esprit.

Jeune encore, il était déjà un guerrier renommé et le conseil des chefs lui avait décerné la plume d'aigle réservée aux capitaines de la tribu.

La vie s'ouvrait belle devant Monohango ; il aimait Tarahensi, la fille du grand chef ; Tarahensi l'aimait aussi et il avait obtenu sa main.

Mais la veille de ses noces, un envieux la lui avait enlevée. Doméronk, un autre guerrier, aimait Tarahensi et il était jaloux de Monohango. Il avait vu avec une sourde rage, le jeune chef arriver à ce titre de capitaine qu'il avait convoité pour lui-même et qui, espérait-il, l'aurait fait agréer aux yeux de celle qu'il aimait.

Et c'est pourquoi il avait résolu de se venger.

Au moment où Tarahensi, heureuse, se préparait pour la cérémonie, Doméronk était entré dans son wigwam et l'avait enlevée.

Au cri lancé par la jeune Indienne, Monohango était accouru, le tomahawk à la main.

Mais déjà le ravisseur fuyait vers la forêt avec sa capture. D'ailleurs, il avait tout prévu : un orignal qu'il avait recueilli tout jeune et dont il avait fait sa monture, attendait, attaché à un arbre. Et au moment où Monohango était près de l'atteindre, il avait vivement jeté Tarahensi sur le dos de la bête, était lui-même monté en croupe et, d'un coup vigoureux, avait lancé sa monture dans l'épaisseur du bois.

Monohango demeura d'abord anéanti. Mais de même que l'ours qui rumine longtemps sa vengeance et se rue ensuite sur l'ennemi, il jura qu'il se mettrait à la poursuite du ravisseur et ne reparaitrait pas dans sa tribu sans ramener, avec la fiancée qu'on venait de lui enlever, la chevelure de Doméronk.

Il marcha pendant des jours, suivant les fugitifs à la piste.

Un soir enfin, il les atteignit : l'orignal était mort de fatigue et la jeune fille gisait auprès de lui, les deux pieds retenus par des entraves.

A l'aspect de son ennemi, Doméronk comprit que son heure était venue et se prépara au combat. Mais auparavant et afin d'être sûr que jamais Tarahensi n'appartiendrait à son rival, il s'approcha d'elle et, d'un coup de tomahawk, l'étendit raide-morte à ses pieds.

Monohango poussa un rugissement et s'élança le tomahawk à la main. La lutte fut terrible et dura toute la nuit, car les deux adversaires étaient également braves.



**Bien que le soleil auréolât sa tête, son coeur était sombre  
et triste à en mourir.**

Au matin cependant, Doméronk gisait mort aux pieds de Monohango.

Mais Monohango pleurait comme une femme. Il pleurait la douce fiancée qui aurait été la joie de sa vie et dont les yeux étaient fermés pour toujours.

Tout un jour et toute une nuit, il pleura ainsi, sans songer même à prendre aucune nourriture.

Le deuxième jour enfin, il creusa une tombe au pied d'un grand érable, au centre de la clairière où s'était déroulé le combat et il ensevelit sa bien-aimée dans la fourrure précieuse qui lui servait de manteau.

Alors, revenant au meurtrier, il l'avait scalpé et avait pendu à sa ceinture, la chevelure toute sanglante, pour que chaque jour, elle lui rappelât sa vengeance.

Quant au cadavre, il le dépouilla et le laissa en pâture aux bêtes de la forêt.

— Doméronk n'aura pas de sépulture, s'écria-t-il; il n'aura ni vêtements ni chevelure pour se rendre au pays des chasses bienheureuses; le Grand-Esprit lui en refusera l'entrée et son âme errera dans la nuit en proie à la vengeance du Windigo.

Monohango demeura encore deux jours dans la clairière, menant le deuil de sa bien-aimée. Le troisième jour, au moment de partir, il s'inclina une dernière fois devant la tombe.

— Adieu, Tarahensi, dit-il, adieu; Monohango ne t'oubliera jamais. Il ne retournera pas au village où désormais il ne saurait vivre sans toi. Il va partir à la recherche de la Grande-Escarboucle, la



**Doméronk n'aura pas de sépulture! s'écria Monohango.**

Pierre merveilleuse qui porte le souffle du Grand-Esprit et quand il l'aura trouvée, il viendra la déposer sur ta tombe pour qu'elle te rende la vie.

Et depuis Monohango avait marché; ses pieds s'étaient durcis, sa peau, brûlée par les intempéries, était devenue comme l'écorce d'un vieux chêne; mais dans ses yeux, comme au fond de son cœur, vivait toujours le souvenir de la belle Tarahensi.

## VII

### TEGURANY

Tandis qu'une tristesse résignée se reflétait dans les yeux de Monohango, ceux de Tégurany, le sixième personnage assis, ce soir-là, autour du feu, ne laissaient voir qu'un désenchantement hargneux.

Tégurany en voulait au sort qui, assurait-il, lui avait refusé la juste part de bonheur auquel il avait droit. Mais plus que le sort, il aurait dû accuser sa paresse et son insouciance.

Longtemps il avait vécu oisif dans sa tribu. Orateur léger mais plein d'à-propos, il était l'âme des festins qu'il agrémentait par ses discours badins. S'il n'avait accompli lui-même aucune grande action, en revanche, il excellait à raconter et à embellir celles des autres.

Piètre guerrier, chasseur maladroit et pêcheur malchanceux, il était trop indolent pour se construire un wigwam, et préférait vivre en parasite, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, récompensant son hôte par un bon mot, un sarcasme ou une jonglerie.

Par-dessus tout, Tégurany aimait les rêves ; pour en avoir, il dormait le jour comme il avait dormi la nuit. Et chacun de ses rêves devenait le sujet de longs commentaires car, assurait-il, le bonheur ou

le malheur de sa tribu étaient attachés aux rêves qui le visiteraient.

A la fin cependant, la tribu s'était lassée de nourrir ce parasite qui mangeait beaucoup et ne rapportait que du vent. On ne se gênait pas pour le lui faire comprendre.

Mais à mesure que montaient les critiques, Tégurany devenait plus acerbe. Longtemps il avait chanté la force de la tribu, la vaillance de ses guerriers, la beauté de ses jeunes filles et l'habileté industrielle de ses squaws; aujourd'hui, il annonçait les maux qui s'apprêtaient à fondre sur la tribu tout entière et sur chacun de ses membres: le gibier allait fuir, les puits se dessécher, le maïs pourrir sur place.

De ses prédictions comme de ses sarcasmes, on riait sans y croire et si on continuait à nourrir le prophète de malheur que Tégurany était devenu, c'était pas une habitude dont on n'osait encore se défaire. Mais la partie la plus sombre, la plus humide des wigwams, le morceau de viande le plus coriace lui étaient ordinairement réservés.

Or une nuit que la tribu était en route pour une saison de pêche sur la côte de Gaspé<sup>1</sup>, Tégurany avait disparu. Jamais on ne le revit.

---

1. C'était la coutume, dans certaines tribus, de passer une partie de l'été sur le bord de la mer, pour y faire la pêche. Jacques Cartier, lors de son premier voyage, rencontra plusieurs de ces tribus échelonnées depuis le cap des Rosiers jusqu'à Tragadigèche, aujourd'hui Carleton. Il réussit même à emmener les deux fils du chef de la tribu qui avait assisté à l'érection de la croix qui marquait sa prise de possession du pays. Il les ramena l'année suivante, mais, sur leur demande, à Stadaconnée, où leur père était de retour.



Une nuit, la tribu était en route pour une saison de pêche  
vers la baie de Gaspé.

Sans doute, ayant échafaudé quelque nouveau rêve, était-il parti pour le suivre. Comme il était simplement une bouche à nourrir, personne ne l'avait regretté ni n'en avait plus parlé.

Oui, Tégurany avait suivi son rêve, celui de la Grande-Escarboucle. Au milieu de la nuit, il l'avait vu briller sur la montagne, au pied de laquelle on avait établi le camp et il s'était levé pour la suivre.

Elle éclairait au loin la plaine comme aux jours de grand soleil. A la chaleur de ses rayons, tout renaissait : le gazon des clairières reverdissait, les fleurs s'ouvraient, les oiseaux chantaient et les fauves, cessant de poursuivre leur proie, tournaient la tête vers ce foyer de chaleur qui les pénétrait tout entiers.

Tégurany avait laissé le camp où dormaient ses frères. La Grande-Escarboucle était là et il n'avait qu'à tendre le bras pour s'en saisir.

Mais c'était bien un rêve ; à mesure qu'il avançait, la pierre magique reculait. Il avait marché des jours, il avait marché des lunes ; et toujours son rêve avait fui un peu plus loin.

Aujourd'hui, il était vieux et chenu, tout rêve s'était éteint dans son cœur et la nuit s'était faite dans son esprit ; une nuit sans lune et sans étoiles car il marchait maintenant sans but et sans espoir.

## VIII

### OTHENIC ET ANAHA

Les six premiers aventuriers étaient donc des vieillards. Le septième, au contraire, était un tout jeune homme. Mais la plume d'aigle négligemment fichée dans sa chevelure indiquait que déjà, dans sa tribu, il avait rang de chef.

En ce moment, il était assis tout à l'extrémité du groupe; d'une main, il attisait la flamme, tandis que l'autre s'appuyait à l'épaule d'une jeune femme, son épouse à n'en pas douter, car aux ombres délicates de la réserve, se lisaient dans ses yeux, les sentiments de l'affection la plus ardente.

Ils étaient mari et femme, en effet, quoiqu'ils fussent chacun d'une tribu ennemie de l'autre. Le malheur les avait unis et l'amour leur rendait douce cette vie errante à la recherche de la pierre magique.

Dès qu'il avait su bander un arc et soulever un tomahawk, Othénic avait suivi sa tribu sur le sentier de la guerre.

Et voilà que les gens de la tortue, la tribu voisine, avaient délibérément violé le territoire de chasse des Anagués, les compagnons d'Othénic: c'était une injure sanglante. Aussitôt le conseil des chefs

s'est réuni, la hache de guerre est déterrée et trois flèches teintes du sang d'un prisonnier sont envoyées aux prévaricateurs.

C'est la guerre; la troupe se met en marche dès la nuit. Les guerriers ont peint sur leur visage des couleurs terrifiantes et sur la chaudière renversée, ils ont juré que pas un des guerriers de la Tortue ne demeurerait vivant.

L'un des premiers, Othénic s'est lancé à l'assaut des palissades qui protège la bourgade ennemie; l'un des premiers, il la franchit et son tomahawk promène l'épouvante, la mort et le carnage: les guerriers tombent l'un après l'autre sous ses coups et déjà cinq chevelures sanglantes pendent à sa ceinture.

Pourtant si la main d'Othénic était dure, son cœur était généreux. Au moment où son arme va s'abattre sur la tête d'un vieillard qui lui barrait le passage, une jeune fille s'est élancée.

— Arrête! lui crie-t-elle, c'est mon père!

Il y avait une telle supplication dans la voix, tant de douleur répandue sur le visage de la jeune fille dont les bras se levaient pour parer le coup, qu'Othénic en fut ému. Son tomahawk retomba sans frapper.

— Va, lui dit-il, emmène ton père; la place des vieillards est au conseil et non pas au combat.

Le vieillard aurait eu la vie sauve sans l'arrivée d'un compagnon d'Othénic; voyant un ennemi qui fuyait, celui-ci bondit, sa hache brilla dans l'air et

l'instant d'après, le malheureux gisait à terre, la tête fracassée.

— Mort aux Anagués ! cria le guerrier qui déjà se baissait pour scalper sa victime.

— Mort à toi-même ! hurla Othénic.

Et d'un geste brusque, se retournant contre son frère, il lui fendit le crâne.

Le mouvement avait été si prompt qu'Othénic ne s'était pas même rendu compte qu'il venait d'abattre l'un des guerriers de sa nation ; il n'avait vu en lui que le lâche agresseur d'un vieillard sans défense.

Mais la réalité lui apparut soudain dans le grondement de colère parti des rangs de ses compagnons ; déjà plusieurs guerriers couraient sur lui. Il n'eut que le temps de saisir le bras de la jeune Indienne et de s'élancer avec elle dans la forêt.

Ils marchèrent ainsi toute la journée. Le soir, ayant construit une hutte de branchages, Othénic y plaça sa compagne à l'abri.

Pour lui, il voulait réfléchir et il se contenta de s'asseoir, la tête appuyée au tronc rugueux d'un grand sapin.

Le lendemain matin, lorsque la jeune fille, fraîche et reposée, sortit de sa cabane, Othénic s'avança vers elle et lui tendit la main.

— Je suis Othénic, lui dit-il, j'avais rang de chef dans ma nation ; mais aujourd'hui, je n'ai plus de nation, car pour te défendre j'ai levé mon tomahawk contre l'un de mes frères et je serais seul, si le Grand Esprit ne t'avait placée sur mon chemin.

Sois donc mon épouse et jusqu'à ma mort, je veillerai sur toi.

La jeune Indienne plaça simplement sa main dans celle qui lui était tendue.

— Je suis Anaha, répondit-elle. Mon père était le grand chef de la tribu des Anagués; il avait été brave dans sa jeunesse et longtemps il conduisit ses guerriers sur les sentiers de la guerre; il ne connut que des victoires et les colliers de wampum couvraient les murs du wigwam où je suis née. Mais tant d'hivers avaient neigé sur sa tête qu'il avait dû céder son tomahawk et son autorité à de plus jeunes. Hélas! ceux-ci n'avaient ni sa sagesse ni sa modération!... Aujourd'hui Anaha n'a plus de père, elle n'a plus de tribu puisqu'elle est partie en donnant la main à un étranger. Mais ton bras est ferme, ton cœur est bon et ta langue n'est pas fourchue; Anaha sera donc ta femme et elle te suivra jusqu'au dernier de ses jours.

Et ainsi, la main dans la main, les deux jeunes gens étaient partis à l'aventure.

Ce soir, ils formaient un contraste singulier au milieu de la bizarre confraternité d'esprit de ces vieillards désabusés.

## IX

### AUTOUR DU FEU DE CAMP

Ainsi donc à l'abri du même toit de branchages, dans le large rayonnement du même feu, étaient assis ce groupe d'aventuriers, tous si exclusivement absorbés par un seul objet qu'il leur était impossible de s'intéresser à autre chose. Quelque conversation que l'un d'eux entamait, on était sûr qu'elle finirait par rouler sur la Grande-Escarboucle et sur les meilleurs moyens de la découvrir.

Plusieurs racontaient des histoires fantastiques pour expliquer comment ils en étaient venus à entreprendre le grand pèlerinage qui, par de longs détours, les avaient conduits au lieu où ils se trouvaient en ce moment. Aucun ne disait la vérité.

Celui-ci assurait avoir entendu un jour un Indien errant parler de la pierre magique qui guérit tous les maux, donne tous les bonheurs et assure une longue vie. Aussitôt la curiosité l'avait saisi comme une soif ardente et il était parti, jurant qu'il ne reviendrait dans sa tribu que possesseur du merveilleux talisman.

Un autre — et celui-ci était Tégurany — raconta qu'au temps où sa tribu avait émigré vers le rivage de Gaspé, pour la pêche annuelle et tandis que, le

soir, on avait cabanné au pied d'une montagne très haute, il avait vu resplendir au sommet une lueur éblouissante qui semblait venir d'un foyer intérieur<sup>1</sup>.

Aussitôt les vieillards et les chefs s'étaient réunis autour du sorcier de la tribu et celui-ci, ayant longuement considéré la lueur mystérieuse, expliqua :

— Cette lueur est celle de la Grande-Escarboucle, la pierre magique qui produit la vie ou la mort selon les dispositions de celui qui la touche. Il faut donc que quelqu'un de la tribu se dévoue et qu'il se rende au sommet de la montagne. Là, il se purifiera, invoquera le Grand-Esprit et lorsqu'il sentira que son âme est devenue claire et blanche comme la neige, lorsqu'il aura éteint en lui tous les mauvais désirs, il s'emparera de la Grande-Escarboucle, afin d'en assurer la possession à sa tribu.

J'étais alors un jeune homme, continua le narrateur, mais le désir venait de naître en moi de conquérir ce trésor et d'en faire don à ma tribu. Je partis aussitôt et marchai tout le reste de la nuit. Mais le soleil se leva sans que j'eusse reposé mes yeux sur ce foyer de lumière, car le Waconda, gardien de la pierre mystérieuse, marchait, lui aussi, devant moi et chaque fois que j'étais sur le point

---

1. La vision de Tégurany avait probablement quelque chose de réel. En effet, les géologues nous apprennent que les monts de la Gaspésie sont des volcans aujourd'hui éteints, mais qui eurent leurs périodes d'activité au cours desquelles, chaque soir, leur sommet s'embrasait et éclairait au loin, la plaine.



L'un des premiers Othénic s'était lancé à l'assaut.

de saisir le trésor, il l'enlevait pour le transporter sur le sommet voisin.

Pourtant je n'ai jamais abandonné la course; aujourd'hui je suis vieux; j'ai parcouru de nombreux chemins, plusieurs fois, au soir d'une longue journée, j'ai cru que j'allais l'atteindre, et toujours mon espoir s'est évanoui comme ces brouillards que les manitous répandent sur la terre, à la tombée du jour et que le soleil disperse le matin suivant avec les rêves de la nuit. Et c'est pourquoi, je vous le dis, mes frères, la Grande-Escarboucle n'est qu'un rêve, un grand mensonge.

Un troisième expliqua qu'au cours d'une expédition de chasse, il se trouvait campé à deux jours de marche des montagnes qui bordent la rivière des Outaouais. Il reposait à ciel ouvert, sur une simple couche de rameaux de sapins, n'ayant pas eu le temps de se construire une hutte de branchages. Et voilà qu'à minuit, il avait été réveillé par un grand bruit, et tandis qu'il contemplait le ciel, il avait vu une boule lumineuse traverser l'espace et aller se perdre dans la montagne voisine. La terre trembla comme si mille tonnerres avaient éclaté à la fois; il me sembla que la montagne entière était en feu. Puis tout s'éteignit, le Grand-Esprit avait parlé<sup>2</sup>.

---

2. Cet Indien avait donc assisté à la chute d'un météor, ce que nous appelons une étoile filante. Sans doute le bolide qui avait traversé l'espace était-il considérable. Ordinairement, les météors, lorsqu'ils arrivent vers la terre, ne sont plus que de fines poussières; mais on en a vu cependant qui grâce à leurs grandes dimensions, pouvaient traverser l'atmosphère terrestre sans se briser, pesaient plu-

Alors, me rappelant les récits des vieillards et comprenant que j'avais vu la Grande-Escarboucle, je suis parti, laissant ma tribu, ma squaw et mes enfants.

J'ai gravi la montagne et l'ai parcourue en tous sens; mais la pierre précieuse a fui devant moi; je l'ai toujours poursuivie sans jamais m'occuper d'autre chose; c'est pourquoi, ce soir, je suis plus pauvre et plus délaissé que le jour où j'ai commencé mes recherches.

Ainsi avait parlé le troisième personnage, mais peut-être avait-il raconté un simple épisode de sa vie; ses compagnons comprirent bien que ce n'était là qu'une partie de la vérité et qu'il n'avait d'autre but que de cacher les véritables motifs qui l'avaient lancé sur le sentier de la grande aventure.

D'autres parlèrent encore et sans faire allusion à leurs propres aventures, ils s'attachèrent surtout à montrer par quelle singulière fatalité tous les chercheurs avaient échoué au moment même où ils étaient près d'atteindre le but.

Mais le plus curieux était de voir chacun des auditeurs sourire avec dédain de la folie des autres, tout en nourrissant la conviction à peine dissimulée que s'il y avait un élu du sort, ce ne pourrait être que lui-même.

---

sièurs tonnes. Celui que l'on a découvert dans l'Arizona est composé de minerai de fer, presque entièrement pur; il pèse approximativement quarante mille tonnes et a dû causer un tremblement de terre très fort, lors de sa chute.

Sous le coup de l'excitation que leur donnait cette perspective, ils se mirent à parler presque tous à la fois et comme s'ils eussent voulu modérer leur ardeur les uns et les autres. Ils rappelaient les traditions suivant lesquelles une troupe de puissants Manitous montait continuellement la garde autour de la gemme précieuse; ils expliquaient comment ces gardiens facétieux se plaisaient à égarer les chercheurs, transportant la gemme d'un lieu à un autre et marquant d'un éclat de rire moqueur la déconvenue de l'infortuné.

Et si malgré tout, un chercheur plus tenace réussissait enfin à s'approcher de la cachette, ils faisaient aussitôt surgir du sol un épais brouillard au milieu duquel il se perdait infailliblement.

Ces récits d'ailleurs n'étaient pas nouveaux; on les répétait chaque soir, dans les wigwams, autour du feu; mais si nos pèlerins les reprenaient à leur tour, c'était pour les taxer de racontars de vieilles grand'mères. Pour eux, ils soutenaient que les recherches n'avaient échoué jusqu'ici que faute d'habileté ou de persévérance. Et qu'importe que l'on passât toute une vie à cette recherche, qu'importe que l'heureux vainqueur n'eût plus, au moment de son triomphe, que des cheveux blancs sur la tête, puisque la Grande-Escarboucle allait lui infuser avec une nouvelle jeunesse, une vigueur sans pareille et lui assurer une longue vie de bonheur.

## X

### LA VENGEANCE D'ONDERONK

A un moment, et comme la conversation languissait, celui qui avait été jadis le sorcier de sa tribu se leva. Promenant ses regards sur le groupe et se rappelant l'époque où il haranguait les membres du conseil, il dit :

— Que mes frères écoutent ; nous voici sept hommes et une squaw réunis pour la même entreprise. Ce soir, nous sommes frères : nous avons partagé le même repas et fumé au même calumet ; demain chacun repartira par le sentier qu'il aura choisi et qui peut-être le mènera vers le but, car nous ne connaissons pas celui que le Grand-Esprit prendra par la main et à qui il dira : “ Viens, c'est ici que se trouve le trésor pour lequel tu as fait tant de pas et répandu tant de sueurs.”

Demain nous serons rivaux ; ce soir nous sommes encore frères. Alors que chacun dise ce qu'il entend faire de la Grande-Escarboucle, si le Grand-Esprit la place dans ses mains. Ainsi connaissons-nous le plus sage et le mieux avisé. J'ai dit.

Ondéronk se leva et parla le premier :

— Que mes frères écoutent, dit-il. Ondéronk est aujourd'hui vieux et cassé ; ses cheveux ont blan-

chi, sa peau s'est durcie et ses épaules se sont voûtées à mesure que les hivers s'amoncelaient sur sa tête.

Quand il quitta sa tribu, il était jeune et beau, mais celle que son cœur aimait venait de le trahir. Alors il s'était dit : "Je trouverai la Grande-Escarboucle, je m'en emparerai et je l'apporterai aux pieds de Déronah. Et quand elle me verra ainsi, dans l'éblouissement de la victoire, elle comprendra son erreur, elle se jettera aux pieds d'Ondéronk pour lui dire :

— Que mon frère me pardonne, c'est lui que j'ai toujours aimé.

Et Ondéronk tiendra alors sa vengeance ; il regardera Déronah et lui dira :

— Ondéronk aurait dû écraser la vipère, le jour où il apprit que son cœur était fourbe et sa langue fourchue ; mais il a préféré la laisser vivre pour qu'elle connaisse son malheur. Aujourd'hui, une autre va entrer dans le wigwam d'Ondéronk et Déronah sera réduite à quêter de porter en porte, les restes dont les chiens ne veulent plus.

Et d'un rayon de la pierre magique, Ondéronk brûlera le visage de Déronah, afin qu'elle devienne pour tous, un objet de répulsion.

Ondéronk s'arrêta à ces mots. Il pencha la tête sur sa poitrine et demeura un long moment perdu dans ses pensées. Alors plongeant la main dans la petite poche en peau de chevreuil qu'il portait suspendue à son cou, parmi ses amulettes, il en tira une pincée de tabac qu'il jeta sur les tisons ardents.

Une fumée monta du foyer et Ondéronk se pencha pour en respirer l'arôme.

Il demeura encore quelques instants silencieux, puis il continua d'une voix sourde :

— C'était là le rêve d'Ondéronk, lorsque jeune guerrier, il quitta son wigwam et sa tribu. Mais depuis, que de fois le soleil s'est levé sur nos têtes, que d'hivers ont blanchi la terre ! Et les rêves d'Ondéronk se sont évanouis comme la fumée du pétun, ne laissant derrière eux qu'une saveur amère.

Si Déronah vit encore, elle n'est plus qu'une squaw ridée et informe dont aucun vieillard ne voudrait plus. Qu'est devenue la tribu qui fut celle d'Ondéronk ? Peut-être ses guerriers ont-ils péri jusqu'au dernier ! Peut-être la bourgade où Ondéronk vécut jeune et heureux est-elle maintenant détruite, sans un seul wigwam pour marquer le lieu où elle fut jadis. Peut-être le chevreuil et l'original viennent-ils paître l'herbe sur le lieu où s'élevait jadis la cabane d'Ondéronk ! Contre qui se vengerait-il aujourd'hui ? Le Grand-Esprit lui-même n'a-t-il pas pris soin de la vengeance ; car sa main a tatoué les rides de la vieillesse sur les visages qui furent jeunes.

Si Ondéronk cherche encore la pierre fatale, c'est que son esprit ne saurait se fixer sur une autre tâche ; ses pieds ne sauraient se diriger vers d'autres sentiers ; ses yeux habitués à chercher ce fantôme, ne pourraient plus regarder ailleurs ; c'est parce que la vaine ambition de sa jeunesse s'impo-

se maintenant à lui comme une habitude. En cette recherche se résume toute sa force, toute l'énergie de son âme, toute la chaleur de son sang, toute la moelle de ses os. Si aujourd'hui, Ondéronk voulait tourner le dos à son rêve, il tomberait mort aussitôt, car il sent en lui-même une force qui le pousse et qui sans cesse lui dit : " Va ! "

Ah ! que ne donnerait-il pas, pour n'avoir pas dépensé inutilement sa vie dans des pérégrinations sans fin ! Aujourd'hui, il serait un guerrier redouté de ses ennemis, un vieillard respecté de sa tribu. Il aurait autour de lui des enfants et des petits-enfants qui égaieraient ses cheveux blancs.

Voilà pourquoi Ondéronk le dit : La Grande-Escarboucle est un piège que les Manitous ont placé sur le chemin des hommes. Heureux qui a pu l'éviter !

Aussi Ondéronk continuera-t-il ses recherches jusqu'à ce qu'il ait trouvé la pierre maudite ; et quand il la tiendra enfin dans ses mains, il la portera dans la caverne la plus lointaine et la plus secrète. Il en murera l'entrée de grosses pierres ; puis, renonçant à la vie, il s'étendra dessus pour mourir et l'ensevelir dans un tombeau. Ainsi le souvenir de cette pierre maudite sera oublié à jamais et les hommes vivront en paix. J'ai dit.

A ces mots, Ondéronk reprit sa place autour du feu, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il entra dans une profonde méditation.

## XI

### INTERETS OU VENGEANCE

Mais Moskoua était déjà debout.

— Mes frères viennent d'entendre un blasphème, s'écria-t-il. Ondéronk n'est plus le frère de Moskoua, parce qu'il a cessé d'être généreux. Il voudrait faire disparaître des yeux et de l'esprit de ses frères le plus beau cadeau que le Grand-Esprit ait jamais fait à ses enfants rouges.

Près de la bourgade où naquit Moskoua, sur un plateau des monts d'Hochelaga (1), un lac scintille au soleil parmi les herbages. Les castors en ont fait leur lieu de prédilection. Moskoua ne saurait oublier qu'un jour, sur les bords de ce lac solitaire, il eut le bonheur d'apercevoir le reflet de la Grande-Escarboucle.

Moskoua voulut la suivre. Et depuis, il court les chemins pour la retrouver. Si jamais elle vient en sa possession, il jure de la ramener en ce lieu d'où l'a tirée sans doute un Manitou malfaisant.

Et quand elle sera rétablie dans sa demeure de

---

1. En effet, la montagne d'Hochelaga, aujourd'hui le mont Royal, est formé de trois sommets : sur le premier s'élève la croix du mont Royal ; sur le deuxième a été bâtie l'université de Montréal et sur le troisième se trouve la basilique du sanctuaire de Saint-Joseph ; c'est sur le plateau situé au centre mais tout près du premier sommet que se trouve le lac des Castors.

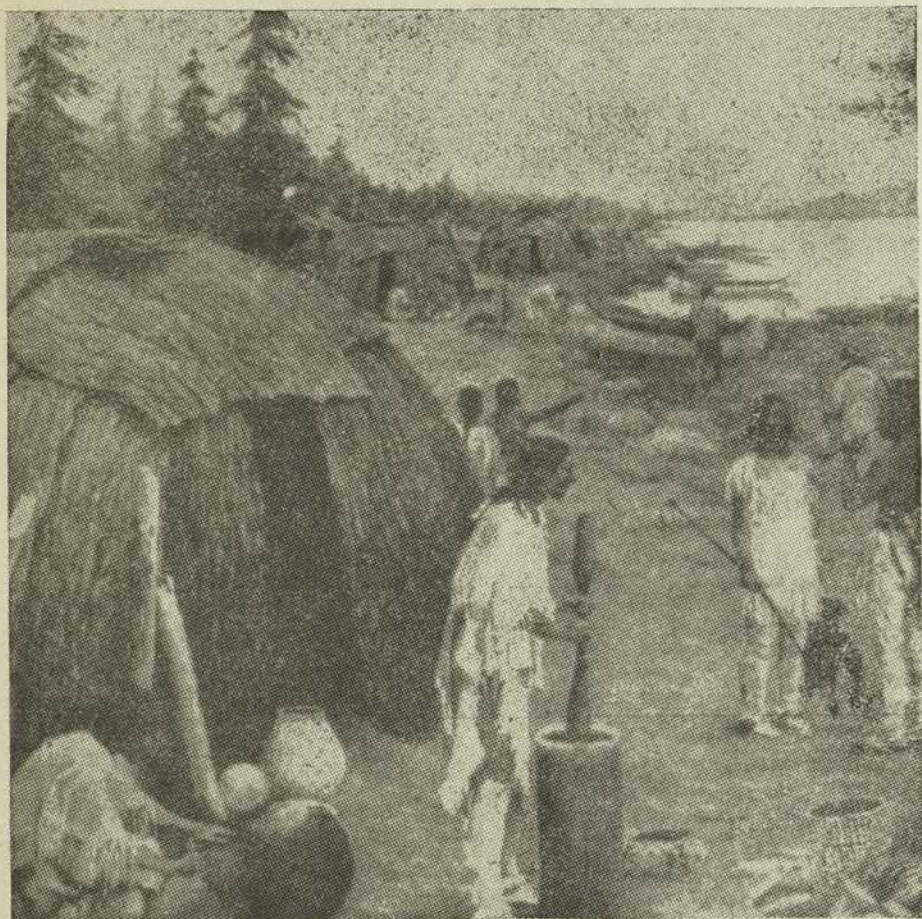
prédilection, il appellera à lui tous les castors du pays pour qu'ils viennent s'établir sous sa protection; ils y prospéreront et la montagne d'Hochelaga deviendra la montagne des castors. Et ainsi Moskoua saura trouver, quand il en aura besoin: fourrures et venaison.

Moskoua élèvera sa cabane dans la forêt d'érables, tout près du lac. Il sera le chef de ce territoire parce qu'il l'aura établi et organisé; il sera un chef renommé parce qu'il pourra offrir en abondance aux gens de sa nation aussi bien qu'à ceux des nations voisines, le vêtement et la nourriture, les deux seules choses vraiment indispensables à la vie.

— Mon frère a bon cœur, dit Assouénon, mais il a bien tort de s'intéresser aux hommes qui, eux, ne se sont jamais souciés de lui.

Si Assouénon peut enfin trouver le chemin de la Grande-Escarboucle, et en devenir le possesseur, il saura se souvenir du mépris qu'on a eu pour lui. La pierre magique deviendra, entre ses mains, une arme au moyen de laquelle il anéantira, jusqu'au dernier, les membres de sa tribu. Et alors, Assouénon respirera plus à l'aise, car il aura eu sa vengeance. J'ai dit.

— Pourquoi s'acharner à détruire ce que le Grand-Esprit a lui-même établi? Monohango lui aussi avait jadis entretenu des projets de vengeance, mais l'âge lui a enseigné la sagesse. Monohango n'a jamais vu, même de loin, resplendir la Grande-Escarboucle, mais si elle a vraiment tout l'état



**Moskoua établira sa cabane au bord de la forêt, tout près du lac.**

qu'on lui attribue, c'est un joyau incomparable et pour lequel on donnerait beaucoup.

Et c'est pourquoi, lorsque Monohango l'aura retrouvée, il en fera profiter tous ses frères. Il la placera à l'entrée d'une caverne au flanc d'une haute montagne et là, il permettra à tous ses frères de venir réchauffer leur cœur à ses rayons.

Mais comme on n'apprécie que ce que l'on paye, il exigera, en échange de riches présents.

Aussi Monohango arrivera-t-il à posséder les fourrures les plus recherchées et les choses les plus précieuses. Ainsi fera-t-il le bien sans négliger ses propres affaires. J'ai dit.

## XII

### LE VOEU GENEREUX D'OTHENIC

— Mes frères sont avancés en âge et ils ont souvent rencontré la sagesse sur leur chemin, dit alors Othénic. Cependant, qu'ils permettent à un jeune homme de parler.

Si le Grand-Esprit a placé cette pierre en un lieu si caché, s'il a voulu qu'avant de la trouver, l'homme se consume en recherches, c'est parce que c'est sa volonté que la sagesse entre d'abord dans l'esprit de celui qui la possédera, afin qu'il en use pour le bien de ses frères.

Que mes frères réfléchissent. Le Grand-Esprit n'a-t-il pas placé le soleil au sommet du ciel afin que le cœur de tous ses enfants soit réjoui par sa chaleur et sa lumière? Ne possède-t-il pas aussi la lune et ne l'a-t-il pas envoyée chaque nuit afin que nos sentiers soient moins ténébreux.

Et pourquoi n'en serait-il pas de même de la Grande-Escarboucle? Que mes frères soient témoins du serment d'Othénic. Si le Grand-Esprit lui permet de conquérir la pierre magique, il la regardera non comme son bien propre, mais comme le don que le Grand-Esprit veut faire à tous ses enfants rouges. Aussi la placera-t-il sur une monta-

gne facile à gravir, de manière que chacun puisse venir librement la contempler.

Et quand les gens de sa tribu arriveront à leur tour, Othénic leur dira :

— Regardez le présent que j'ai obtenu du ciel. N'ai-je pas bien fait de vous quitter et de partir à sa recherche ? Et pourquoi refuseriez-vous de recevoir parmi vous, celle qui a contribué avec moi à conquérir ce précieux talisman.

Et quand ce sera le tour de la tribu d'Anaha, Othénic prendra leur chef à part, et lui dira :

— Anaha a fui votre tribu, car elle ne voulait plus voir couler le sang. Mais elle n'a jamais oublié ses frères ; elle a marché près de moi, dans les chemins, pensant qu'un jour elle vous apporterait un merveilleux présent et que le cœur de tous ses frères en serait réjoui. Et voilà qu'aujourd'hui, vous allez être heureux grâce à elle. Recevez-la donc comme l'une des vôtres, pour qu'elle puisse revenir sans crainte parmi vous.

Et lorsqu'Anaha sera de nouveau parmi les gens de sa nation, Othénic rassemblera les chefs de sa propre tribu et il leur dira :

— N'est-ce pas le Grand-Esprit qui m'a conduit par la main ? Et s'il a voulu que j'épouse Anaha, n'est-ce pas parce qu'il avait décidé qu'un traité de paix réunirait nos deux tribus en une seule nation plus grande et plus puissante ? Enterrez donc la hache de guerre ; enterrez-la si profondément que jamais personne ne puisse la retrouver. Voici le



**Et pourquoi refuseriez-vous de recevoir parmi vous celle  
qui a contribué avec moi à la conquête  
de ce précieux talisman.**

calumet de la paix ; que tour à tour, chacun aspire sa fumée odorante, afin qu'étant montée vers le Grand-Esprit, elle soit le signe de notre alliance.

Othénic a parlé bien longtemps ; que ses frères lui pardonnent à cause de son âge. Nous sommes tous réunis ce soir, mais demain chacun repartira par le sentier que le Grand-Esprit lui aura montré. Que mes frères apprennent donc le sentiment dans lequel deux jeunes gens sont partis à la recherche de la Grande-Escarboucle. Nous avons juré de marcher la main dans la main, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée et que nous puissions enfin dormir à sa lueur. J'ai dit.

### XIII

#### L'AVERTISSEMENT DU GRAND- ESPRIT

Un sourire général accueillit cette confession naïve, mais il n'y en eut pas de plus méprisant que celui qui apparut sur les lèvres de Tégurany.

— Mon frère est jeune et il parle comme un homme sans expérience, s'écria-t-il. Mais qu'il continue à marcher, la vie lui enseignera la sagesse. Chaque hiver, en neigeant sur sa tête, éteindra l'un de ses espoirs, jusqu'au jour où il s'apercevra qu'il ne lui en reste plus un seul. Ce jour-là, nous serons frères, car tous deux, nous saurons que la Grande-Escarboucle est aussi le Grand-Mensonge.

Parce que des squaws ont raconté tout haut le produit de leurs rêves, parce qu'elles ont laissé danser leurs désirs avec la flamme du foyer, les Manitous se sont joué de leur esprit et leur ont inspiré des contes.

Que mes frères écoutent Tégurany ; il a usé d'innombrables mocassins à courir les sentiers ; il a escaladé tous les pics ; il est entré dans toutes les cavernes ; à peine lui en reste-t-il quelques-unes à visiter encore ; il les connaît et s'y rendra afin qu'il puisse proclamer enfin que la Grande-Escarboucle

n'existe pas, puisqu'elle ne se trouve nulle part. J'ai dit.

Il y avait certainement de la vanité et de la folie dans ces paroles que venaient de prononcer tous ces aventuriers assis autour du même feu ; mais il n'y en avait pas d'aussi impies et d'aussi blasphématoires que celles de Tégurany.

Cet Indien avait sans doute commencé son pèlerinage en regardant vers le ciel, mais aujourd'hui, ses yeux désenchantés par l'insuccès, se tenaient obstinément baissés vers la terre.

Ses compagnons avaient vieilli, eux aussi, dans les recherches ; malgré tout, ils gardaient un feu d'espoir et le discours de Tégurany leur parut un blasphème et une insulte au Grand-Esprit.

Personne n'avait ajouté un mot ; le silence régnait et seul le foyer semblait encore vivant.

Mais voilà que tous tressaillirent soudain : la montagne venait de trembler ; une flamme rougeâtre qui semblait partir du sommet colorait d'une étrange lueur, les montagnes voisines et se réverbérait sur les eaux : on aurait dit qu'une immense aurore boréale illuminait la nuit.

Soudain, un roulement de tonnerre se fit entendre ; ce fut ensuite un grondement continu qui semblait sortir des entrailles mêmes de la montagne ; l'eau du fleuve bouillonnait telle une immense cuve sur un feu ardent. Il n'y avait pourtant aucun orage, le ciel était serein, les étoiles scintillaient paisibles et la lune venait de se lever.



Voici le calumet de la paix.

Enfin le bruit cessa, le calme se rétablit, la lueur s'éteignit et les pèlerins n'eurent plus pour les éclairer, que le reflet des tisons qui achevaient de se consumer.

Mais dans le grand silence qui se fit soudain on sentait encore de l'effroi. Et voilà qu'une voix s'éleva dans la nuit.

— Le Grand-Esprit a parlé, nous sommes au pied de son wigwam et il nous a clairement montré que là-haut se trouve la pierre merveilleuse qui doit éclairer tous ses enfants rouges. Demain nous ferons l'ascension de la montagne, chacun par un sentier différent. Quant à notre frère Tégurany qui ose nier l'existence de la Grande-Escarboucle, que le Grand-Esprit lui pardonne.

C'était Assouénon, l'ancien sorcier qui venait de prononcer sentencieusement ces paroles. Aucun autre ne put rien ajouter car la peur les étreignait; Tégurany lui-même ne trouvait plus la force de renouveler ses sarcasmes.

Les aventuriers demeurèrent longtemps immobiles et silencieux; seule la fumée qui, de temps en temps s'échappait de leur calumet, annonçait qu'ils ne dormaient pas encore et qu'une pensée profonde tourmentait leur esprit.

Les uns après les autres cependant, ils laissèrent tomber leur tête sur le sable et, fermant les yeux à la réalité, ils les ouvrirent aux splendeurs du rêve.

## XIV

### LE GRAND JOUR

Les deux jeunes gens s'étaient retirés un peu à l'écart. Ils étaient séparés du groupe par un rideau de feuillages entrelacés. La jeune épouse avait fabriqué elle-même cette tapisserie primitive, tandis que les pèlerins se livraient à leurs disputes. Ainsi faisait-elle, chaque soir, en quelque lieu que la course du jour les eût conduits.

C'est dans cet abri qu'ils s'endormirent côte à côte d'un sommeil aussi profond que leur innocence. Si la Grande-Escarboucle vint visiter leurs rêves, ce fut sous la forme d'une grande clarté qui pénétra jusqu'à leur cœur. Ils s'éveillèrent en même temps alors que le soleil venait jouer sur leurs paupières.

Tout d'abord, ils se sourirent : c'était leur manière, chaque matin, de reprendre confiance dans la vie.

Ensuite, ayant regardé à travers le rideau de feuillage, ils constatèrent que leurs compagnons étaient déjà partis. Alors seulement ils se souvinrent du soir précédent, des discussions qui l'avaient marqué et du prodige qui avait proclamé la puissance du Grand-Esprit.

En fait, se sentant l'âme tranquille, ils avaient dormi aussi paisiblement que les nuits précédentes, tandis que les autres aventuriers fatiguaient leurs membres à se retourner sur leur couche, en proie au même cauchemar. Bien loin de leur procurer le repos, la nuit avait été pour eux l'occasion d'une double fatigue, celle de leur corps et celle plus sensible encore, de leur esprit.

Au matin, dès la première lueur de l'aube, les membres courbaturés, les yeux gonflés d'insomnie, portant leurs haines et leurs convoitises, ils avaient commencé l'escalade. Tégurany qui avait été si ardent à nier l'existence de la Grande-Escarboucle, était parti l'un des premiers.

Othénic et Anaha, tout aussi désireux de contempler la pierre merveilleuse, étaient cependant moins pressés. Ainsi faisaient-ils chaque jour, laissant la vie se manifester en eux. Le calme du repos avait donné à leur esprit une nouvelle fraîcheur et à leurs membres la légèreté du chevreuil.

Après s'être rafraîchis dans les eaux du fleuve, ensemble ils avaient élevé leurs mains vers le ciel, demandant au Grand-Esprit d'être à la fois leur protecteur et leur guide.

Othénic n'eut pas de peine à rallumer le foyer de la veille en rapprochant les tisons. Anaha y plaça quelques tranches de venaison séchée au soleil. Ainsi restaurés, ils étaient prêts pour la nouvelle étape.

Ayant traversé l'étroite plaine de sable qui longe le rocher à marée haute, ils commencèrent à gra-

vir la pente, se prêtant un mutuel appui. Ce fut d'abord un sentier difficile et à peine tracé, encombré d'arbustes buissonneux, mais où il était pourtant facile de poser le pied; ça et là, des marques fraîches indiquaient que l'un des aventuriers les avait précédés.

Bientôt ils atteignirent le rocher à pic. Jusque là, les innombrables troncs d'arbres et les frondaisons leur avaient caché cette région aride de la roche nue qui s'étendait maintenant au-dessus d'eux comme une muraille impénétrable.

Comment l'escalader? De maigres touffes d'herbe, des arbustes sans consistance indiquaient seuls les failles de la pierre.

— Pourrons-nous aller plus loin? demanda Anaha effrayée.

— Courage, répondit Othénic, enlaçant de son bras la taille de sa jeune épouse, tant pour la soutenir que pour rapprocher son cœur du sien. Courage, pense que là-haut un spectacle merveilleux nous attend.

Déjà, la jeune Indienne s'était reprise; dans son âme simple mais bien féminine, venait de se lever le désir ardent de toucher, de posséder ou au moins de contempler la merveilleuse gemme dont on lui avait tant parlé.

— Montons, murmura-t-elle d'une voix tremblante mais décidée.

Il fallut contourner le rocher trop à pic pour être escaladé et s'élever d'une faille à l'autre par un

sentier que les fauves eux-mêmes n'auraient pas osé affronter.

Ainsi, ayant atteint le premier palier, ils purent se reposer un peu. Mais la montée reprenait plus décevante, plus à pic, et moins solide : c'était un entassement de roches confusément éboulées les unes sur les autres.

Bientôt même toute trace de végétation disparut ; mais ce qui effrayait davantage les jeunes gens, c'était le brouillard qui, parti du fleuve, avait sournoisement gravi la pente et commençait à les envelopper. Bientôt les nappes qui rampaient se soudèrent les unes aux autres en une seule masse sombre dans laquelle les deux voyageurs devaient s'enfoncer s'ils voulaient continuer leur ascension.

Et pourtant, ils n'eurent pas un moment d'hésitation : toute crainte avait disparu, une force intérieure, formée de leur ardent désir, les poussait en avant. Ils éprouvèrent même une sensation de légèreté à ne plus voir l'endroit précis où ils posaient leurs pas : le monde avait disparu aussi bien de leur esprit que de leurs yeux, ils avançaient maintenant dans un pays de rêve, terre mystérieuse et inconnue de la Grande-Escarboucle.

Ainsi allaient-ils, mais sans savoir s'ils avançaient ou reculaient ; il leur semblait décrire une courbe immense et qui par un long détour les mènerait au sommet par l'autre côté de la montagne. Un moment il leur sembla même qu'ils revenaient sur leurs pas.

Pourtant leur parti était pris, ils iraient aussi loin et aussi haut que leurs jambes pourraient les porter,

Othénic farouche se souvenait du jour où il avançait parmi les morts, le tomahawk à la main; marchant la tête haute, l'œil fixe, il cherchait à percer le mur de brouillards que les Manitous avaient placé devant eux.

A un moment, il sentit frémir la main d'Anaha qu'il tenait dans la sienne; malgré tout son courage, la jeune femme sentait faiblir ses forces. Sa respiration devenait plus pénible. Jusqu'ici, elle n'avait pas voulu s'appuyer au bras d'Othénic, afin de ne pas être pour lui un fardeau; elle marchait à son côté chancelante, n'avancant qu'avec un effort de volonté renouvelé à chaque pas. Tout à coup, elle s'affaissa sur l'un des degrés rocheux de la pente:

— Nous sommes perdus, soupira-t-elle; jamais nous ne trouverons le chemin du sommet; les Manitous, gardiens du trésor, ont lancé la nuit contre nous. Ah! combien aurions-nous été plus heureux dans notre wigwam de la forêt: voilà que nous allons mourir.

— Ne crains rien, Anaha, le Grand-Esprit nous a montré la lueur de la Grande-Escarboucle pour nous inviter à la conquérir; c'est lui-même qui a guidé nos pas jusqu'ici; il nous attend là-haut. Regarde, les rayons du soleil commencent à percer le brouillard, là-haut, nous le verrons resplendir.

— Ce n'est pas le soleil, remarqua la jeune femme. Nous sommes déjà au milieu du jour et le so-

leil devrait être sur notre tête ; or, regarde, la lueur est là, en face, comme si nous étions encore au matin.

— En effet ! remarqua Othénic... Mais alors, ajouta-t-il d'une voix altérée, c'est le rayonnement de la Grande-Escarboucle. . . oui, regarde, le flamboiement augmente. Nous approchons, courage, Anaha, nous sommes sur la bonne voie.

En effet, la traînée lumineuse pénétrait peu à peu le brouillard et le dissolvait. Ce fut d'abord un gris terne qui ne tarda pas à passer au rouge vif : on aurait dit le lointain reflet d'un foyer ardent.

En même temps le brouillard se retirait ; il ne se fondait pas, mais semblait s'enrouler comme une immense draperie qu'on enlève. A mesure, les aspects du terrain paraissaient plus visibles et bientôt, le sommet sembla surgir du néant comme aux premiers jours de la création.

Tandis que s'accomplissait ce phénomène, nos deux pèlerins avaient repris courage ; ils découvrirent un sentier rocailleux qui semblait être le dernier échelon.

Ils eurent cependant de la peine à le suivre : il était rude, tortueux et coupé de roches pointues. Il surplombait un abîme ; un seul faux pas les eût précipités à des centaines de pieds au-dessous.

## LA GRANDE-ESCARBOUCLE

C'était la dernière épreuve avant le triomphe ; elle réussit et quelques minutes plus tard, ils abordèrent un large plateau onduleux au-dessus duquel s'élevait, vers le couchant, gigantesque et aride, le dernier sommet : on eût dit le trône immense d'un Manitou puissant.

Ils avançaient tremblants d'émotion. Et voilà qu'ils aperçurent le miroitement des eaux : un lac dont les eaux bleues annonçaient la profondeur s'étendait au sein d'une fraîche prairie.

Et voilà que les eaux s'illuminèrent comme si, aux profondeurs, un foyer mystérieux venait de s'allumer. Les deux jeunes gens éblouis durent fermer les yeux.

Quand ils les ouvrirent, ils constatèrent que la lumière venait d'une grotte percée dans le flanc du rocher ; ils avaient enfin trouvé le sanctuaire de la Grande-Escarboucle.

Elle était là, en effet, scintillante de mille feux.

Ils s'enlacèrent dans leurs bras, effrayés de leur conquête, car le souvenir des légendes répandues sur la pierre magique emplissait leur esprit. Ils se sentaient désignés par le destin et ils ne savaient pas s'ils devaient s'en réjouir ou s'en désespérer.

Souvent, au cours des veillées, tandis que les vieilles grand'mères égrenaient le chapelet de leurs récits, ils avaient vu la pierre mystérieuse briller comme une étoile dans le ciel de leurs rêves. Et voilà qu'elle resplendissait maintenant dans la réalité. Ils se trouvaient transfigurés aux yeux l'un de l'autre dans le rougeoiement de la lumière intense. Ils ne pensaient pas sans terreur aux paroles des chamans :

— Le rayon de la Grande-Escarboucle donne la mort ou la vie; seuls les cœurs droits et les âmes pures seront vivifiés; les hypocrites et tous ceux dont la conscience est chargée de quelque souillure seront exterminés.

Ils avançaient donc en tremblant, demandant au Grand-Esprit de les protéger.

Et voilà qu'un objet inattendu frappa leurs regards. Au pied même du rocher, juste au-dessous de la caverne où brillait la gemme lumineuse, un homme se tenait debout, les bras étendus.

— C'est Tégurany, s'écria Anaha, en serrant le bras de son mari. . . Regarde, il ne bouge plus; on dirait qu'il est mort ou pétrifié.

— L'excès de la joie l'aura peut-être tué. Il ne croyait plus à la Grande-Escarboucle et voilà qu'elle est là devant lui.

— Alors il devrait être heureux, et la joie donne la vie!

— Ou peut-être la vue de la Grande-Escarboucle donne-t-elle la mort, répondit Othénic, sentant une invincible terreur envahir tous ses membres.



Il s'avaient enfin trouvé le sanctuaire de la Grande-Escarboucle.

— Et qu'importe que si nous mourions, maintenant que nous avons contemplé de nos yeux le don du Grand-Esprit à ses enfants rouges! murmura la jeune Indienne.

— Oui, reprit Othénic, nous avons vu la Grande-Escarboucle! . . .

— La Grande-Escarboucle? glapit une voix. Vous voulez dire le Grand-Mensonge! Si mes jeunes frères ont vu la Grande-Escarboucle, je voudrais bien qu'ils me la montrent.

En même temps Tégurany s'avavançait vers eux. Il avait entendu leurs paroles et s'était retourné. Mais sa marche était incertaine, il butait aux moindres aspérités du terrain et ils comprirent alors que s'il étendait les bras, c'était pour garder son équilibre. D'ailleurs il ne regardait pas où il marchait, promenant ses regards, tantôt sur le lac et tantôt sur la masse des brouillards qui achevaient de se dissoudre.

— Où donc est-il ce Grand-Mensonge? répétait-il, car je ne vois que la nuit autour de moi. Dites-moi, où est-elle cette Grande-Escarboucle?

— Elle est là! s'écria Othénic, lui montrant la caverne où scintillait la gemme. C'est elle qui nous inonde de sa lumière, mon frère ne la voit-il donc pas?

— Je ne vois qu'un brouillard épais qui me cache la forme des choses, répondit Tégurany.

— Le Grand-Esprit aurait-il obscurci les yeux de mon frère pour le punir de son incrédulité?

— Où est mon frère lui-même ? demanda Tégurany avec une grande inquiétude. J'entends sa voix, mais je n'aperçois pas son visage. Tout à l'heure le brouillard m'a entouré et depuis, rien n'apparaît plus à mes yeux.

Les deux jeunes gens remarquèrent à ce moment que les yeux grands ouverts de Tégurany regardaient dans le vague : il était devenu aveugle.

— Ce lieu est terrible, s'écria Anaha toute tremblante. La Grande-Escarboucle donne la mort ; partons.

La jeune femme tremblait de tous ses membres et soudain elle s'évanouit. Othénic la retint dans ses bras et l'étendit sur l'herbe. Prenant alors de l'eau du lac dans le creux de sa main, il lui baigna les tempes.

Au contact de cette fraîcheur, Anaha ouvrit les yeux et sourit à son sauveur. Toute crainte avait soudain disparu ; elle se leva reposée comme au sortir d'un long sommeil.

Mais ce fut au tour d'Othénic d'être troublé. L'évanouissement d'Anaha avait fait craindre pour sa vie ; il en tremblait encore. Tout lui paraissait étrange et terrible. Lui qui avait soutenu le courage de sa compagne parlait maintenant de partir.

— Redescendons vers la plaine, proposait-il ; laissons à d'autres la tâche redoutable de conquérir la Grande-Escarboucle, car ces lieux appartiennent au terrible Waconda, le Manitou de la vengeance et de la mort.

— Non, répondit Anaha, devenue maintenant aussi brave et déterminée qu'elle avait été craintive tout à l'heure. Le Grand-Esprit qui nous a conduit jusqu'ici par la main, ne permettra pas qu'aucun mal nous arrive. Comment trouverions-nous la paix maintenant si après être venus si près de la Grande-Escarboucle nous abandonnions l'entreprise? Bois de l'eau de ce lac, elle donne la force et la vie.

Othénic comprit que les eaux du lac avaient certainement une vertu miraculeuse puisqu'elles avaient donné à Anaha une telle force; il se pencha lui-même et s'abreuva longuement à cette eau que n'avait encore souillé aucune lèvre humaine.

Et aussitôt, il se sentit un autre homme, toutes ses appréhensions s'étaient évanouies. Et comme son cœur était bon, il voulut faire partager sa joie à Tégurany; il vint vers lui et lui prit la main.

— Tégurany a blasphémé le Grand-Esprit, lui dit-il; il a osé nier l'existence de la Grande-Escarboucle et voilà qu'elle est devant lui et qu'il ne peut pas la voir. Que mon frère se repente et la vertu de ces eaux lui rendra la vue.

Tégurany se laissa conduire. Il comprenait maintenant sa faute et, dans son désir de voir, il levait ses yeux éteints vers le rocher car les rayons qui s'échappaient de la gemme le réchauffaient.

— Que mon frère se penche, lui dit Othénic.

Alors, prenant un peu d'eau dans le creux de sa main, il lui lava les yeux. Ce fut comme si on lui avait enlevé un bandeau.



Un grand oiseau apparut dans le ciel.

— Je vois, s'écria-t-il.

Tout son corps tremblait et il n'osait se tourner vers la grotte d'où venaient les rayons, craignant une nouvelle punition du Waconda, le dieu de la vengeance qui, assurait-il, l'avait rendu aveugle.

Enfin, il se décida et il aperçut la caverne qui scintillait de mille feux et la Grande-Escarboucle plus brillante que le soleil en plein midi.

Alors il poussa un cri auquel répondirent d'autres cris : ses compagnons arrivaient en ce moment par divers sentiers. Le brouillard les avait retardés ; ils avaient perdu leur chemin et erré sur les pentes durant de longues heures.

— La Grande-Escarboucle ! s'écrièrent-ils tous ensemble, tandis qu'ils contemplaient la gemme lumineuse qu'ils avaient si longtemps cherchée.

## XVI

### L'AIGLE - MANITOU

Et voici qu'un grand oiseau apparut dans le ciel. Il venait de l'horizon, mais telle était la puissance de ses ailes qu'en quelques instants, il eut franchi l'espace et se mit à planer au-dessus du rocher, décrivant de grandes courbes comme s'il cherchait un endroit propice où se poser. Ses plumes frémissaient, caressées par une brise qui montait du lac; le duvet de ses ailes paraissait d'un blanc rose semblable à celui de l'aurore.

Soudain, ayant poussé un grand cri, il fonça, rapide comme l'éclair, sur la caverne, saisit la gemme dans ses serres et s'élança de nouveau dans le ciel.

Le geste avait été si rapide, que les pèlerins, maintenant rassemblés près du lac, eurent à peine le temps de s'en rendre compte.

Mais aussitôt, comprenant que la gemme magique allait leur échapper, ils bandèrent leurs arcs et six flèches fendirent en même temps les airs.

Toutes atteignirent leur but et l'aigle poussant un cri retentissant, laissa choir sa capture qui vint frapper le rocher et se brisa en des milliers de particules. La montagne trembla, les eaux du lac furent secouées en un fracas immense.

Othénic et Anaha s'étaient jeté la face contre terre, ayant vu passer la mort.

A la fin, n'entendant plus rien, ils osèrent lever la tête. Tout était calme; le grand aigle avait disparu à l'horizon, mais leurs six compagnons gisaient sans vie sur la rive du lac; les flèches qu'ils avaient lancées étaient revenues sur eux et les avaient transpercés.

La Grande-Escarboucle n'existait plus, ses milliers de débris, particules rutilantes, resplendissaient comme autant de petits soleils; on aurait dit qu'une main céleste avait semé de diamants tout le plateau.

Les deux jeunes gens se tenaient serrés l'un contre l'autre, se demandant ce qui allait arriver.

Et voilà que l'aigle reparut. Il semblait venir de l'horizon comme la première fois. Son vol était tranquille et calme; lentement il vint se poser sur le socle où avait été la Grande-Escarboucle.

Mais au grand étonnement des deux jeunes gens, ce n'était plus un oiseau; son costume aussi bien que son visage était celui d'un Indien. Immobile et froid, le corps descendait, à terre à la manière d'un bloc de marbre.

Et, voilà que le corps frissonna; il fit un effort pour rejeter le manteau qui couvrait ses épaules.

Alors les deux jeunes gens virent avec étonnement le manteau glisser le long du corps et découvrir deux grandes ailes frémissantes qui descendaient jusqu'aux pieds.



**Le corps descendait à terre à la manière d'un bloc de marbre.**

Il les ouvrit : elles étaient immenses et le portaient sans effort. Il s'éleva gracieusement dans les airs traversa tout l'espace au-dessus du lac et vint se poser en face des jeunes gens. Ils le virent mieux ainsi : ses traits pleins de noblesse étaient empreints d'une grande bonté.

— Soyez heureux, leur dit-il, le Grand-Esprit a vu la modération de vos désirs et la sincérité de votre cœur. La Grande-Escarboucle est à vous ; et personne ne pourra vous la reprendre car elle sera mêlée à la terre que vous allez habiter.

Demeurez ici ; cette montagne sera pour vous et vos descendants un gage de bonheur. Chaque matin, au lever du soleil, vous la verrez resplendir de mille feux et vous saurez alors que le Grand-Esprit veille sur vous.

Construisez un wigwam et qu'il soit votre demeure ; un jour ce sera une bourgade puissante, car le Grand-Esprit rendra vos descendants nombreux. Suivez-moi.

A ces mots, le Manitou se mit à marcher devant eux ; ses pieds effleuraient à peine le sol car ses ailes entr'ouvertes le portaient. Les deux jeunes gens le suivirent se tenant par la main.

Ils arrivèrent à un assez large plateau qu'une arête rocheuse séparait de la pente. Le manitou s'arrêta :

— Regardez ce rocher, dit-il, il a la forme d'une

aile. C'est ici que vous établirez votre bourgade et vous l'appellerez Stadaconé<sup>1</sup>.

Le Manitou tira alors de son aile, une magnifique plume blanche et la planta dans les cheveux du jeune homme.

— Othénic est brave, dit-il, il a montré son courage sur le champ de bataille, il mérite le rang de chef. Que cette plume soit la marque de son autorité. Quand un jour il partira pour le pays des chasses bienheureuses, qu'il lègue cet insigne au plus brave de ses guerriers et qu'ainsi il devienne chef après lui.

Othénic rougit de plaisir.

— Que le Grand-Esprit soit remercié, prononça-t-il avec ferveur. Othénic n'oubliera jamais.

Le Manitou continua :

— Othénic sera chef, mais Anaha sera sa compagne; son cœur est droit, sa bouche connaît les paroles qui apaisent. Vous vivrez heureux car le gibier abondera dans les forêts d'alentour. Le ruisseau qui coule ici vient du lac; ses eaux procurent la santé. Voici votre habitation.

Et le Manitou s'étant retourné leur montra une cabane d'écorce que des vignes sauvages avaient jusqu'ici cachée à leurs yeux. Ils y entrèrent. Tout y avait été placé pour la commodité; au centre, un

---

1. C'est-à-dire Aile d'Oiseau. C'est à peu près sur le site actuel de la basilique et des édifices de l'université Laval que s'élevait le village de Stadaconé. Le ruisseau où il s'alimentait venait du lac dont nous avons parlé; il descendait sur la rue actuelle de la Fabrique, empruntait la côte Sainte-Geneviève et allait se perdre dans la rivière Saint-Charles. Lorsque Jacques Cartier se rendait au village de Stadaconé, il suivait les rives de ce petit ruisseau.

feu était allumé et tout autour se trouvaient les ustensiles dont les Indiens avaient coutume de se servir.

Ravis, les deux jeunes gens se retournèrent pour remercier leur bienfaiteur : il avait disparu.

Alors ils comprirent que le Grand-Esprit leur avait parlé et qu'il voulait qu'ils vécussent en ce lieu.

Ils y vécurent en effet de nombreuses années. Chaque matin, au lever du soleil, ils se tournaient vers le sommet de la montagne et quand ils voyaient scintiller les mille paillettes de la Grande-Escarboucle, ils remerciaient le Grand-Esprit d'avoir veillé sur eux.

Leurs enfants devinrent nombreux et là où n'avait été qu'un wigwam s'éleva une bourgade : Stadaconé.

Sur cette bourgade, Othénic régna longtemps. Après bien des lunes, courbé de vieillesse, il s'éteignit dans les bras d'Anaha et fut rejoint par ses pères au pays des chasses heureuses.

Anaha demeurait seule. Ce n'était plus la fraîche jeune fille d'autrefois. Les ans et les rides avaient marqué son visage. Mais elle n'avait pas oublié. Prenant son fils par la main, elle le conduisait au bord du lac merveilleux et tandis qu'elle abreuvait sa vieillesse aux eaux mystérieuses, Hondéronk prononçait le serment qui le faisait chef de Stadaconé.

A son tour, le jeune guerrier régna glorieuse-



Tandis qu'Anoha abreuvait sa vieillesse aux eaux mystérieuses,  
Hondéronk prononçait le serment qui le faisait  
chef de Stadaconé.

ment jusqu'au jour où il partit lui aussi pour le pays d'où l'on ne revient pas.

Mais il laissait des fils qui marchèrent sur ses traces.

Un jour, sur le fleuve, apparurent des maisons flottantes. L'Homme blanc venait rendre visite aux descendants d'Othénic et d'Anaha.

Jacques Cartier fut solennellement reçu dans la salle du Conseil qui n'était autre que la cabane d'écorce primitive bâtie par le Manitou. C'était un lieu sacré pieusement conservé par la tribu.

Dans un langage que le découvreur ne comprit malheureusement pas, Donnacona lui raconta l'histoire de ses ancêtres et l'origine des paillettes brillantes qui, chaque matin, illuminaient le sommet de la montagne.

Jacques Cartier qui était venu chercher des diamants et de l'or au Canada crut qu'il les avait enfin trouvés.

Mais le Grand-Esprit avait prévu l'avidité de l'homme blanc et il n'avait gardé aux débris de la Grande-Escarboucle que leur éclat. Lorsque Jacques Cartier, de retour en France, voulut éprouver les échantillons qu'il avait apportés, il fut cruellement déçu.

Bien des années après, Champlain vint à son tour; lui aussi, il admira l'éclat des paillettes mystérieuses et c'est pourquoi il donna au sommet le nom de cap Diamant.

Aujourd'hui, sur le rocher où avait reposé la

Pierre magique, s'élève la citadelle. Le lac a disparu; cependant les vieillards en ont longtemps gardé la mémoire car aux premiers jours de la colonie, il était encore là<sup>1</sup>.

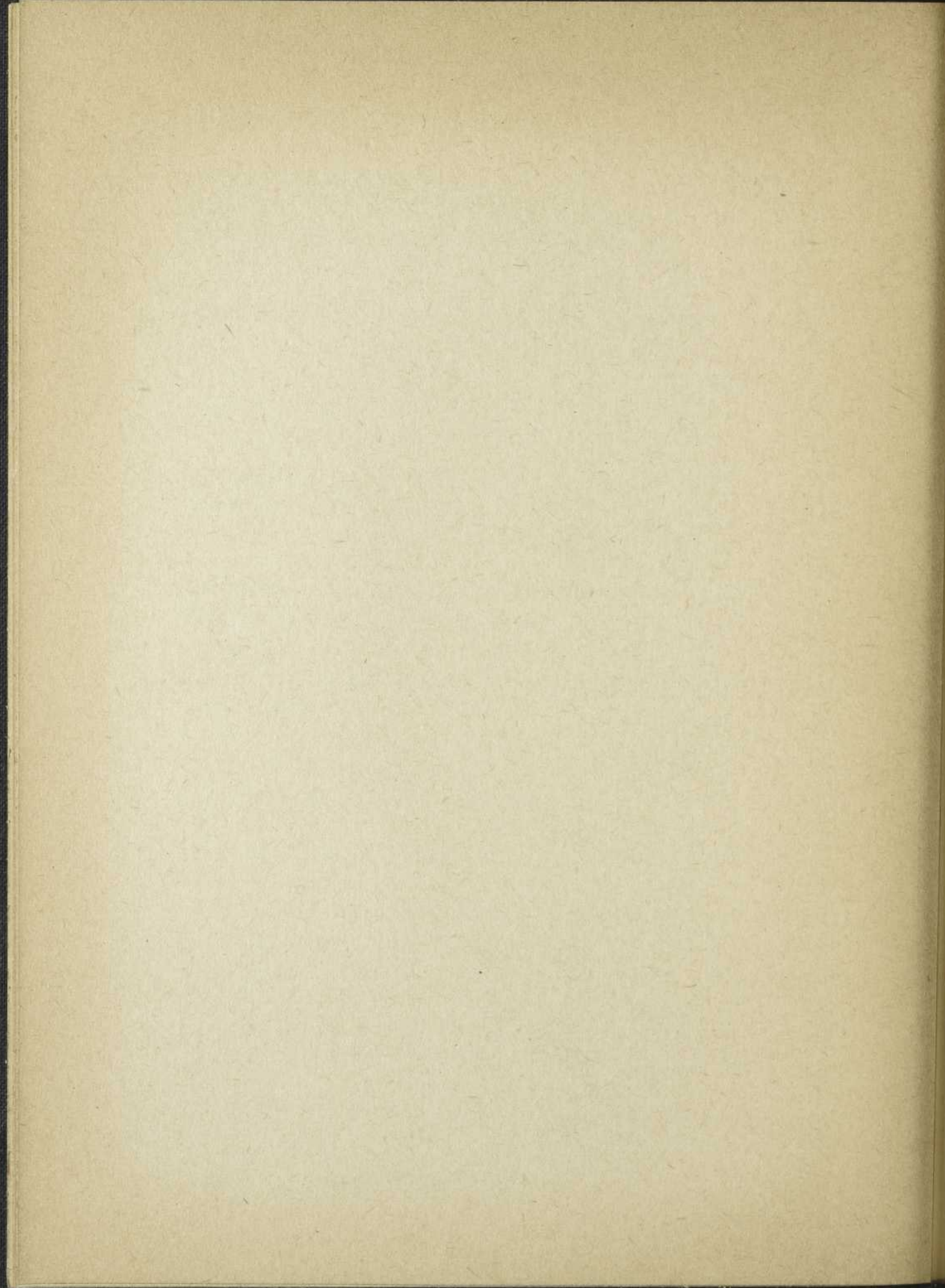
Quant au ruisseau qui arrosait jadis la bourgade de Stadaconé, il coule toujours, mais les hommes insatiables de confort et de progrès, l'ont rendu souterrain; aujourd'hui c'est un égout qui va porter ses eaux souillées à la rivière Saint-Charles.

Mais chaque matin, le cap Diamant s'illumine comme au jour où la Grande-Escarboucle fut précipitée du haut des airs.

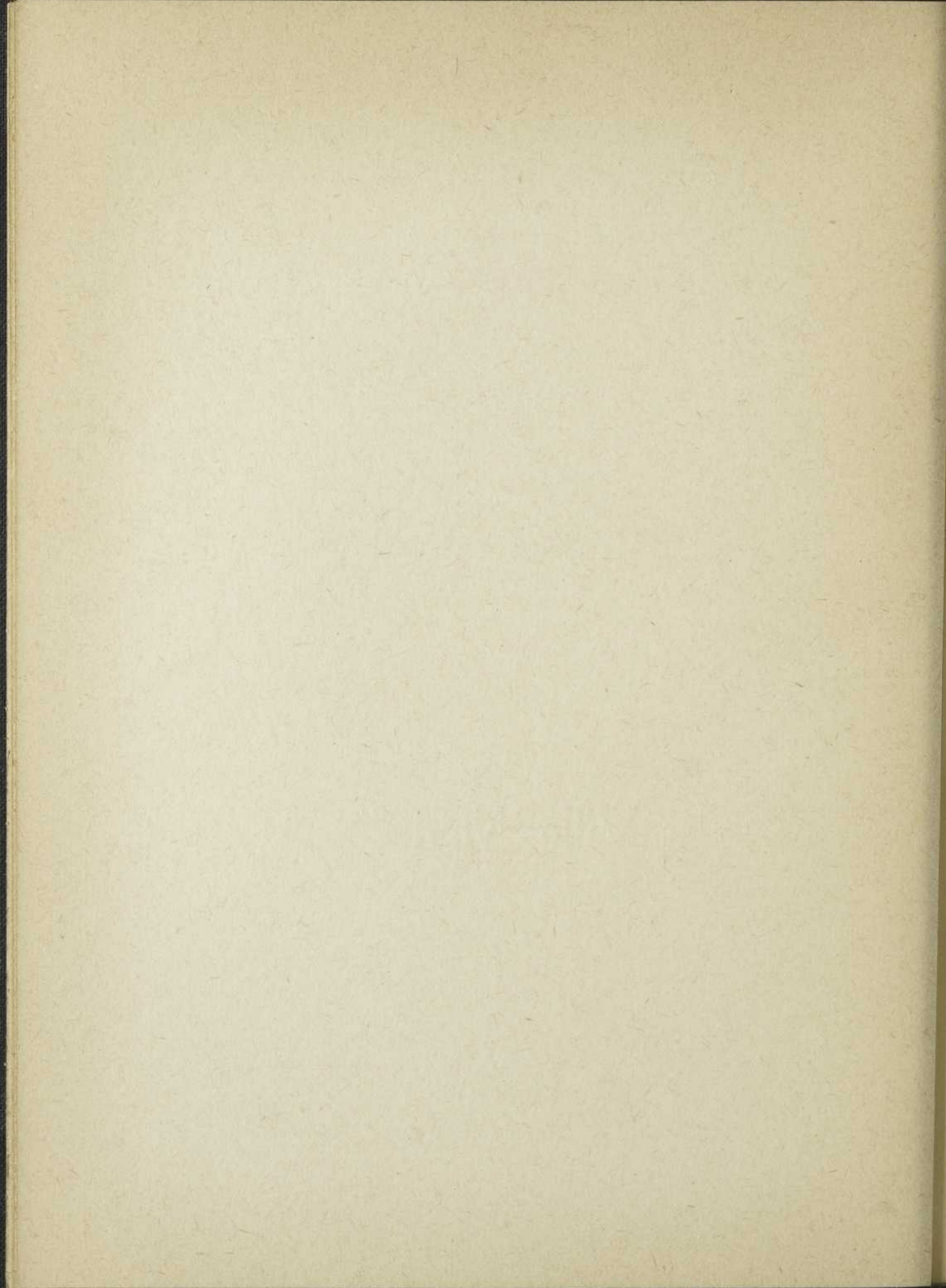
Parfois, dit-on, un grand aigle aux ailes blanches apparaît à l'horizon, plane longtemps, cherchant les eaux magiques du lac d'autrefois et ne les trouvant pas, retourne silencieusement dans sa solitude.

---

1. D'ailleurs le terrain marécageux où l'eau s'attarde à la fonte des neiges et à la suite des grands orages est un témoignage de ce lac préhistorique; si on prenait la peine de nettoyer le terrain, comme la chose a été faite au mont Royal, on le verrait réapparaître et scintiller de nouveau au soleil; puisse-t-il en être ainsi et le lac de la Grande-Escarboucle devenir le pendant du lac des Castors.



Le  
Premier Noël  
de  
Ville - Marie



## LE PREMIER NOËL DE VILLE-MARIE

*Page détachée d'un Evangile apocryphe*

Ville-Marie venait de naître. Déjà, au sein de la forêt profonde, sur le bord du grand fleuve, une enclave de civilisation montrait ses maisons rustiques et ses champs cultivés.

Depuis ce jour de mai où, après avoir mis pied à terre, les colons avaient baisé ce sol qu'ils venaient défricher, depuis qu'ils s'étaient réunis au pied des grandes érables pour la célébration du saint sacrifice, depuis que le célébrant, dans une envolée oratoire, avait prophétisé que le grain de sénevé, jeté parmi la barbarie, allait prospérer et devenir un grand arbre, que de chemin parcouru !

Dès le lendemain, tous s'étaient mis à l'œuvre. Tandis que les soldats veillaient à la sécurité générale, les artisans construisaient les demeures, et les colons, ayant ouvert le sol, lui confiaient la première semence.

Et voilà que l'hiver était venu, étendant sur toute chose son épais manteau. La neige avait tout couvert : le fleuve glacé, la forêt et la plaine. Comme jadis au château de la *Belle au Bois dormant*, on eût dit que Ville-Marie s'était endormie pour toujours. Mais non ! Le panache que le vent saisis-

sait au haut des petites cheminées et qu'il découpaient en festons avant de le jeter dans l'espace, annonçait bien qu'à l'intérieur, la vie continuait.

A l'intérieur, et à l'extérieur aussi, car en dépit de la rigueur extrême du climat, auquel les colons n'étaient pas habitués, personne ne consentait à demeurer oisif; chacun cherchait à se rendre utile selon ses capacités: chasseurs, bûcherons, guetteurs reprenaient leur tâche chaque matin et déjà le missionnaire, non content de rompre le pain spirituel à la petite colonie, enseignait à quelques néophytes, des éléments très simples en une langue très compliquée.

Dans l'humble maison de bois que Jeanne Mance décorait pompeusement du nom d'hôpital, quelques malades, Blancs ou Indiens, recevaient ses soins. Ils étaient peu nombreux cependant, car la vie saine et l'air des bois fortifiaient les santés. Aussi l'hôpital servait-il en même temps de chapelle.

Noël approchait, et tout en lavant la blessure d'une Indienne arrivée ce jour-là même au fort de Ville-Marie, Jeanne Mance se remémorait la fête brillante à laquelle elle avait assisté, l'année précédente, dans sa bonne ville de Langres.

Comme on fêtait bien Noël au pays de France! C'était l'époque où régnait encore, dans toute sa belle simplicité, la touchante coutume inaugurée par saint François d'Assise. Le patriarche séraphique voulait, en effet, une véritable représenta-

tion du mystère de Bethléem. On se rappelle sa convocation au peuple d'Assise.

— Nous emmènerons mon frère l'âne et mon frère le bœuf, car ils furent les deux témoins officiels de la naissance du Sauveur, c'est à eux que Dieu le Père confia le soin de réchauffer de leur haleine, les membres de son fils nouvellement né parmi les hommes."

Et alors s'érigéait, au milieu des bois, une véritable grotte de branchages où Joseph, Marie, l'Enfant Jésus et les bergers étaient représentés par de véritables personnages.

Or Jeanne Mance éprouva soudain le désir de reproduire, sur le sol de la Nouvelle-France, en cette nuit de Noël, la scène de la nativité, telle qu'elle l'avait vue, l'année précédente, alors qu'elle était à Langres, préparant son départ pour le Canada.

Mais où trouver les personnages? D'âne et de bœuf, il n'y avait encore aucun représentant au Canada. Si du moins, on avait pu personnifier le divin Enfant! Mais où trouver un enfant? Ville-Marie, colonie à peine commençante, ne comptait que des femmes et des hommes dans la force de l'âge.

Et soudain un sourire illumina le visage de la vaillante infirmière. Cette Indienne qu'elle soignait en ce moment pour une plaie à la jambe, était arrivée, le matin même, à la porte du fort, portant un enfant sur son dos. N'était-ce pas Dieu qui l'envoyait, comme une réponse au désir de Jeanne?

Cette sauvagesse était une Huronne. Au cours d'une attaque comme il en survenait chaque jour à cette époque de lutte et de carnage où la barbarie naturelle des Iroquois se doublait d'une haine féroce pour les Hurons et pour les Blancs leurs alliés, son village avait été pillé, livré aux flammes et tous ses habitants scalpés ou entraînés en captivité.

Le chef qui, en l'adoptant, l'avait sauvée du bûcher et de la torture, en avait fait son épouse et, de cette union, un enfant était né.

Mais l'ardente Huronne, apparemment soumise, avait gardé toute sa fierté. Elle méprisait les Iroquois et son unique désir était de retrouver les membres dispersés de sa malheureuse tribu. Surtout, elle voulait revoir ces Visages Pâles aux longues robes noires qui enseignaient une religion nouvelle et parlaient d'un Grand-Esprit, maître de tout.

Par une nuit sombre, elle avait fui, emportant son enfant, une frêle fillette de sept mois. Pendant douze jours, elle avait marché, meurtrie aux embûches du chemin, grelottant de froid, affamée, et était venue tomber demi-morte, aux portes du fort de Ville-Marie. Jeanne Mance l'avait relevée et depuis, elle la soignait.

En ce moment, timide et heureuse, à moitié couchée sur une peau de bête jetée dans un coin de la salle, la Huronne allaitait son enfant.

Jeanne Mance s'approcha et, par le geste autant

que par la parole, lui fit connaître ce qu'elle souhaitait.

Lorsque l'Indienne eut compris, un grand étonnement se peignit sur son visage.

— La papouse que je porte, dit-elle, “sera un jour une squaw, seul un guerrier pourrait représenter le fils du Grand-Esprit.”

— Qu'importe que ce soit une fille ou un garçon, reprit Jeanne Mance, n'est-elle pas l'enfant du Grand-Esprit qui te l'a donnée?”

Mais l'Indienne secoua la tête.

— Le Grand-Esprit aurait honte d'être représenté par une squaw, car la femme n'est qu'une esclave; seul un guerrier est libre.”

— Il n'y a pas d'esclaves aux yeux du Grand-Esprit”, reprit Jeanne Mance, “la Robe Noire te l'apprendra: Vois, je suis moi-même une femme comme toi, et ici, tout le monde m'aime et me respecte.”

Dans un sursaut d'orgueil, l'Indienne tendit son enfant:

— Prends-la”, dit-elle, “qu'elle soit la fille du Grand-Esprit, aujourd'hui et pour toujours. Fais couler sur son front l'eau qui régénère, afin qu'elle soit plus digne de personnifier le Maître de la Vie devenu petit enfant.”

Jeanne sourit; elle prit l'enfant, se promettant de la faire baptiser au moment où la mère recevrait elle-même le baptême.

En attendant, elle garda son secret. Par ses soins, des bûcherons allèrent couper des branches

de sapin et quand vint l'heure de la messe de minuit, les colons, en entrant dans la chapelle, aperçurent avec étonnement, une grotte de branchages éclairée de quelques chandelles et, dans le fond de la crèche, à la place de l'enfant traditionnel, un délicieux papouse sur lequel veillaient, à genoux, sérieux et immobiles, un Indien et une Indienne.

Alors retentirent, les airs antiques de Noël: *Gloria, Il est né le divin Enfant, Ça bergers, etc...* Il n'y avait encore ni orgue ni harmonium dans l'humble église de Ville-Marie, mais le gouverneur, M. de Maisonneuve, avait accepté de soutenir les voix en les accompagnant sur la flûte dont il jouait fort convenablement <sup>1</sup>.

Le divin sacrifice se poursuivit dans la forme accoutumée. Il semblait que les personnages de la crèche fussent conscients de l'importance de leur rôle; de toute la cérémonie, ils ne firent pas un mouvement; pas un seul muscle de leur visage n'eut le moindre frémissement. Quant au papouse, enfermé dans son berceau d'écorce, les mains jointes, immobile, il avait l'air illuminé. Il ne frémit même pas lorsque, avant la communion, les colons l'un après l'autre, vinrent lui baiser les pieds.

Au fond de la chapelle, un groupe d'Indiens s'étaient mêlés à l'assistance. Parmi eux, un étranger se tenait, au visage sévère, au regard sombre. On crut reconnaître en lui un Iroquois.

---

1. M. de Maisonneuve avait appris à jouer de la flûte, alors qu'il était aux armées, et dans le but d'occuper ses loisirs, afin d'éviter ainsi, la fréquentation des compagnies licencieuses si communes dans les camps.

Lorsque la cérémonie prit fin et tandis que l'assistance joyeuse s'écoulait, il s'avança vers la Huronne et la toucha à l'épaule. Celle-ci leva les yeux, frémit, prit son enfant et soumise, le suivit sans un mot.

On ne la vit pas au réveillon où elle avait été invitée de même que les autres Sauvages. Le lendemain, elle avait disparu.

Jeanne apprit d'un Huron, que le guerrier étranger était son mari et qu'il l'avait ramenée avec son enfant, dans son village, sur les bords de la Mohawk<sup>1</sup>. On n'en entendit plus parler.

La mère avait repris sa place dans le wigwam déserté; le chef, heureux de son retour et à cause de ce qu'il avait vu là-bas, n'avait pas sévi. Mais il semblait que quelque chose était changé dans la vie du petit papouse. Durant quelques heures, il avait personnifié la divinité et il en avait gardé comme un reflet. Très tôt son intelligence s'éveilla et sa mère lui raconta la radieuse cérémonie, là-bas, chez les Français, au fort de Ville-Marie.

— Pendant toute une nuit," disait-elle, "tu fus le Grand-Esprit; les guerriers blancs vinrent te baiser les pieds avant de recevoir un pain mystérieux, le pain qui fait les forts."

Et la petite Indienne sentit qu'en ce jour elle avait été marquée pour la vie. Comme un lis entre les épines, elle croissait pure et bonne au milieu de la turpitude qui grouillait autour d'elle.

---

1. A Gandaougué, aujourd'hui Auriesville, près d'Albany, dans l'Etat de New-York.

Sa mère mourut ; la maladie la marqua elle-même de son stigmatte douloureux, elle dut prendre sa part des travaux du wigwam ; malgré ses pauvres yeux, elle excellait à orner les fourrures de fines broderies avec les poils teints du porc-épic. Mais son désir était de retrouver les Robes Noires qui feraient couler sur son front, cette eau mystérieuse qui lave toutes les souillures et la rendrait véritablement fille du Grand-Esprit.

D'un geste, elle éloignait les propositions des chefs qui offraient de la faire entrer dans leur wigwam. Elle était encore païenne et déjà elle avait voué à Dieu sa virginité.

Vint le jour enfin où elle put partir. Son oncle offrait de la conduire. Ce fut encore une fuite, mais on arriva heureusement à la mission du Sault Saint-Louis que les Indiens nommaient "Kana-waka"<sup>2</sup>.

Là enfin, elle reçut le baptême et devint Kateri (Catherine) Tékakouitha.

Alors commença pour la jeune chrétienne une vie d'extase. Dieu s'emparait de plus en plus de cette âme qu'il avait choisie dès son berceau. Tout le monde l'admirait. Marguerite Bourgeoys aimait à s'entretenir avec elle et Jeanne Mance s'écriait :

— Elle me donne des leçons de ferveur."

Plus d'un Iroquois, plus d'un Huron chrétien, rêva d'en faire son épouse ; mais à toutes les pro-

---

2. Ce sont les Anglais qui nous ont donné Caughnawaga, le véritable mot indien est : Kanawaka (Le Sault).

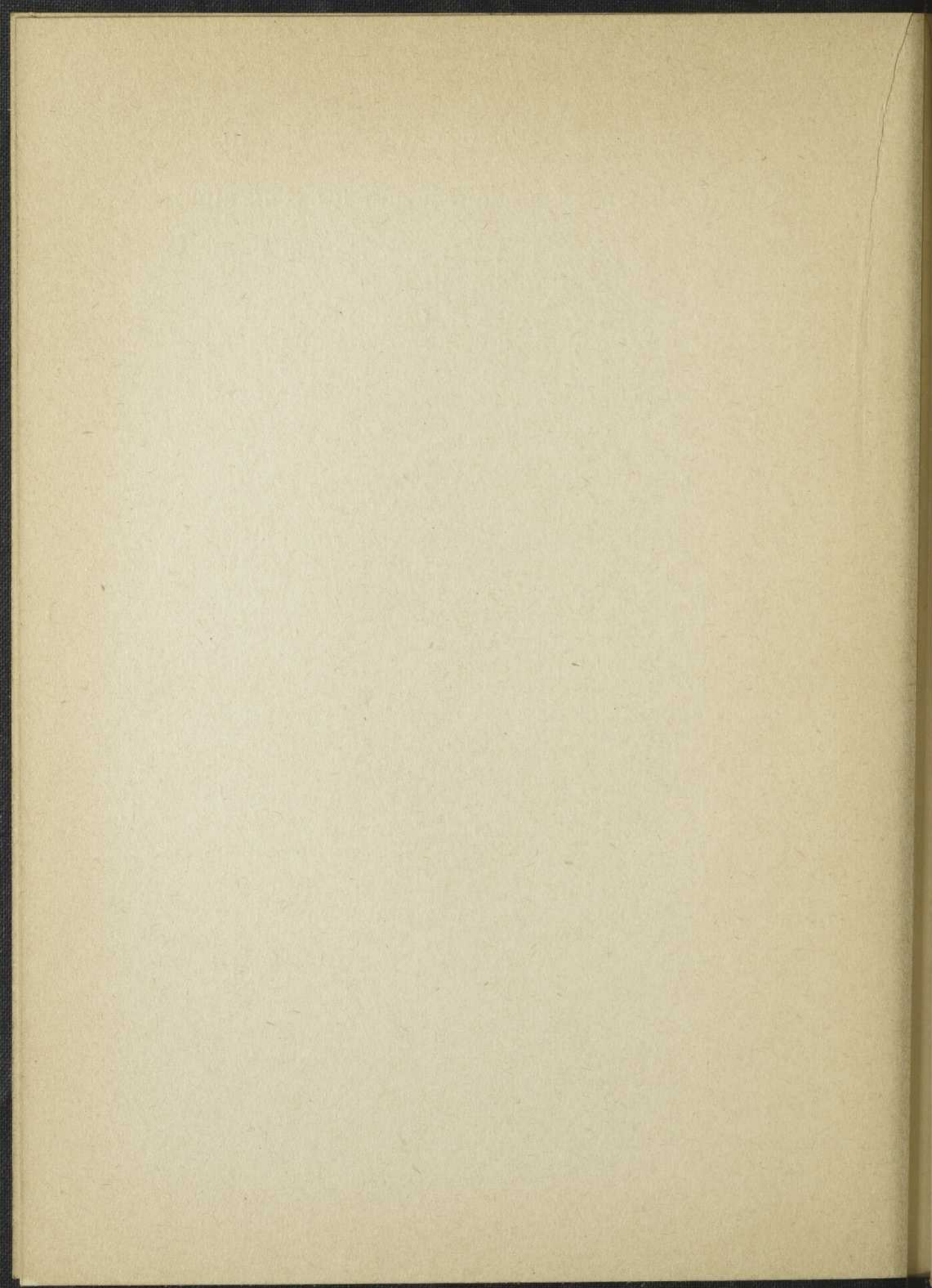
positions, Catherine répondait, levant les yeux au ciel :

— Mon époux est là-haut; il m'a choisie toute petite et maintenant, il m'appelle."

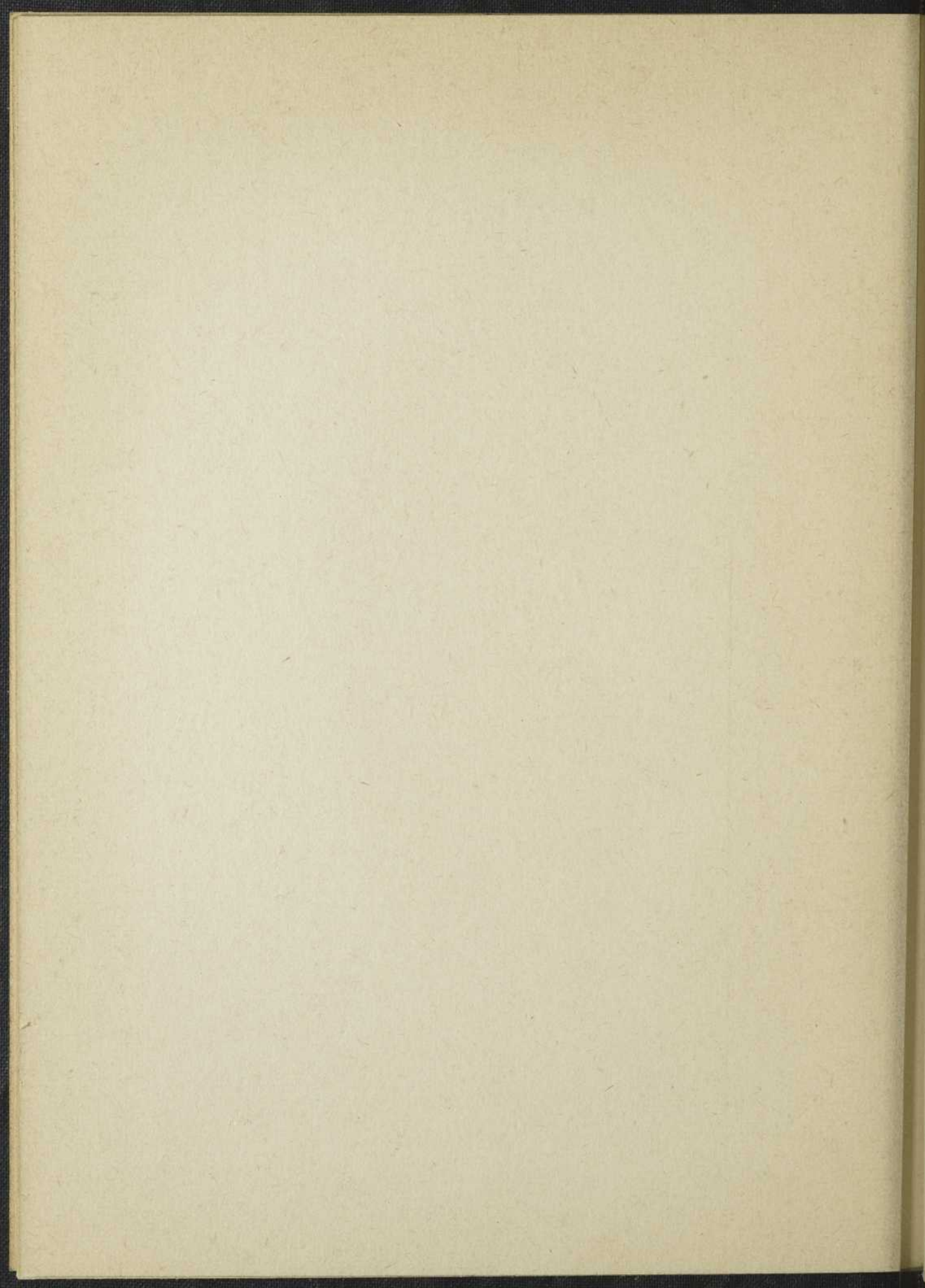
En effet, ce lis n'était pas fait pour les jardins de la terre. En un jour de Noël, tandis que, dans l'humble église de la mission, retentissait le *Gloria in excelsis*, la jeune vierge iroquoise exhala son dernier souffle et alla continuer dans le ciel le *Gloria* éternel, auprès de Celui, qu'en un jour semblable, elle avait personnifié dans la crèche de Ville-Marie.

Depuis, son tombeau a connu la gloire des miracles, l'attire des foules; ses vertus nous apparaissent chaque jour plus resplendissantes, l'Eglise, par la bouche de Pie XII, l'a proclamée *Vénérable*. Et un jour, j'en suis sûr, un beau jour de Noël, après avoir prié au pied de la crèche, nous élèverons nos regards jusque vers l'autel où rayonnera le paisible visage de Catherine et nous chanterons le cantique: Gloire à Dieu dans le ciel et Gloire à sainte Catherine Tékakouitha, vierge iroquoise, et prémices de sainteté chez la race indienne.

Et comme nos pères baisèrent jadis les pieds de la papouse prédestinée, nous baiserons avec fervor les reliques glorieuses de la nouvelle sainte.



*L'Embuscade*



## L'EMBUSCADE

C'était un soir d'hiver de 1838.

Au fond d'un cirque décrit par l'Aroostook<sup>1</sup> affluent de la rivière Saint-Jean, au pied d'une colline coiffée de vieux cyprès, une baraque en bois rond type du *campe* de chantier.

La neige était tombée à gros flocons et drapait la campagne de son blanc suaire. Le chantier était

---

1. Le traité de Paris par lequel le Canada fut cédé à l'Angleterre n'avait pas spécifié exactement la ligne de démarcation entre le Nouveau-Brunswick, la province de Québec et l'Etat du Maine. Des discussions s'en suivirent et les esprits s'étant échauffés, plusieurs escarmouches éclatèrent entre les patrouilles anglaises et américaines. La dispute s'envenima à tel point qu'elle faillit amener une rupture entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Enfin, en 1846, le gouvernement anglais délégua Lord Ashburton à Washington, pour régler le différend. Malheureusement, le lord anglais ne sut pas maintenir nos droits et céda aux américains tout le comté d'Aroostook. Ce fameux traité que lord Palmerston qualifia de *capitulation d'Ashburton*, concédait aux Etats-Unis des millions d'acres de terre appartenant au Canada. Deux mille Canadiens-français ou Acadiens passèrent alors sous la domination américaine. Cependant les Américains avaient demandé beaucoup plus, ils avaient proposé de porter les limites du Maine jusqu'au St-Laurent, coupant ainsi en deux tronçons le territoire canadien.

désert, mais à l'intérieur du *campe*, quarante bûcherons, harrassés des labeurs de la journée, achevaient un frugal repas.

Près du poêle de fonte, où brûlaient des quartiers de hêtre vert, Pataud, le gardien de céans, dormait en paix à la chaleur du foyer.

Des vêtements séchaient sur une corde à linge et, près du plafond, au-dessus des grabats où dormaient les bûcherons, quarante fusils de gros calibre, suspendus deux par deux, jetaient une note sévère.

Les gars avaient peu à peu vidé les tables. Leur faim satisfaite ils allumaient, à la braise du foyer, les pipes de terre bourrées de gros tabac.

D'habitude, après souper, on ressassait les histoires de l'ancien temps, mais ce soir-là, chacun demeurait silencieux; un voile lugubre semblait planer sur eux. Et si l'un des hommes rompait le silence, c'était pour invectiver un ennemi invisible auquel les autres tendaient le poing.

Toute cette effervescence tenait à une question territoriale qu'on agitait depuis longtemps dans le pays, discussion qui menaçait d'allumer une nouvelle guerre en Amérique.

Le Maine était sans frontières. Dans la région disputée, des exploitants des deux nations se livraient une lutte opiniâtre. De fait, la guerre des bûcherons était déjà déclarée.

Etabli sur cet enclave depuis un an, le chantier n'avait pas encore été attaqué et les billots traînés sur la neige par de lourds traîneaux s'entassaient en paix sur le bord de la rivière; mais on parlait beaucoup d'incursions dans les établissements voisins. Au cour de l'automne, des officiers américains avaient passé, distribuant de ultimatums; de ce fait, plusieurs chantiers avaient dû transporter ailleurs le lieu de leurs opérations.

— A quand notre tour! s'écria un bûcheron, en lançant, autour de lui, un regard où luisaient de terribles éclairs.

Michel Laramée, le maître du chantier, venait de se lever. Il arpentait la pièce d'un pas précipité, la lèvre frémissante.

— Qu'ils prennent garde, les scélérats! Nous leur en avons assez cédé. Pour chaque perche de terrain consentie de bonne guerre, ils s'en sont approprié un stade. Bientôt ils seront maîtres et rois chez nous. Mais c'est assez, maintenant. Plus un pouce de notre terrain!

Au dehors la tempête faisait rage, les vents hurlaient comme des âmes en peine. La poudrière frappait les vitres et poussait la neige par les moindres interstices.

Les bûcherons se calmaient peu à peu à l'amollissante chaleur du foyer.

Mais qu'est-ce donc ? Au dehors, un bruit confus de voix ?... La neige crie sous des pas ?...

Le chien bondit vers l'entrée.

Toc ! Toc ! Toc !.

Les bûcherons se dressent et d'un même élan, se précipitent vers leurs haches. Le patron pâlit.

— Qui va là ? demanda-t-il, d'une voix altérée.

— *Two Government officers from the State of Maine*, fut la réponse.

*Two Government officers from the State of Maine!* Ces mots résonnèrent comme un glas funèbre. L'heure était donc arrivée pour eux enfin. Que pouvaient d'ailleurs vouloir ces deux officiers sinon leur ordonner de déguerpir ?... Autant de réflexions rapides qui traversaient le cerveau de Laramée comme il se hâtait lentement vers la porte.

— Que désirez-vous ?

— *Nothing but to deliver you an important message.*



Les billots s'entassaient, trainés sur la neige  
par de lourds traîneaux.

— A la bonne heure! Eh bien! entrez, dit-il, après avoir tiré l'énorme verrou forgé.

Deux hommes en uniforme se présentèrent tout *enneigés*, la barbe et les moustaches hérissées de glaçons. Le chef, qui de sa taille remplissait l'encadrement de la porte, s'écarta pour les laisser pénétrer.

— On est, paraît-il, des forbans qui vivent sur le bien d'autrui, reprit le maître de céans, mais on héberge les gens qui viennent de loin, surtout par un temps aussi enragé.

— *This is the damnest journey we ever undertook*, repartit l'un d'eux, *and think how important must have been our mission to travel fifty miles on foot through the bush by such a raw weather.*

— Au diable la mission! fit le patron. Venez vous chauffer près du feu. Tenez, asseyez-vous sur ces bûches, vous devez être bien fatigués.

— *Very tired indeed.*

Puis, lorsque les deux hommes eurent secoué la neige qui les couvrait et qu'ils se furent bien réchauffés, l'un d'eux, qui était porteur d'une dépêche, tira de sa poche un long parchemin qu'il dé-



**Au cours de l'automne, des officiers américains avaient passé,  
distribuant des ultimatums.**

plia lentement et lut en anglais, d'un ton grave, en articulant chaque mot, l'ultimatum suivant :

A tous les exploitants (bûcherons, chasseurs, piégeurs) canadiens établis dans la vallée de l'A-roostook.

**SACHEZ :**

Que vous êtes ici sur le territoire américain, engagés dans l'exploitation de ses richesses ;

Que vous poursuivez cette exploitation en dépit des nombreuses défenses qui vous ont déjà été signifiées par le Gouvernement des Etats-Unis et que cet acte constitue une violation du droit des gens ;

Que ledit Gouvernement, à la suite des plaintes qui lui ont été formulées par ses nationaux, a décidé de recourir à la force pour réprimer ces contraventions ;

Qu'il vous est accordé vingt-quatre heures pour évacuer le territoire violé, à défaut de quoi vos biens (armes, outils, matériel, chevaux, fournitures, etc.), seront saisis et vous serez constitués prisonniers de la République américaine.

En foi de quoi j'ai signé.

(X) Gouverneur de l'Etat du Maine.

L'industriel avait écouté cette lecture sans desserrer les dents. Lorsqu'elle fut terminée, il dit :

— C'est tout ?

— *That is all*, répondit l'officier, en lui tendant le parchemin.

Laramée le prit et le lança au feu.

— Nous ne gardons que les lettres sentimentales, dit-il, avec ironie, les autres, nous les détruisons. Allez dire à votre maître que nous sommes ici chez nous et que nous entendons y rester en dépit de ses menaces.

— Tant que nous aurons du sang dans les veines et de la poudre à vous brûler, au visage!... hurlèrent ensemble les hommes.

Etonnés de tant d'audace, les envoyés esquissèrent, en tournant les talons, un salut à la militaire, et disparurent bientôt dans le rideau de neige.

Le sort en était jeté. Il fallait défendre son bien ou déguerpir. A cette dernière idée, personne ne s'arrêta. Les Canadiens français n'aiment pas la guerre, mais quand il s'agit de défendre leurs foyers et leurs biens, ils sont opiniâtres et terribles à la lutte. Ils l'avaient prouvé bien des fois et ils

venaient de le démontrer encore sur les rives du Saint-Laurent. Inutile donc de songer à conjurer l'inévitable.

A l'extérieur, la tempête avait redoublé de violence. Le vent, chassant devant lui d'épais nuages de fins cristaux, les soulevait jusqu'à la tête des arbres. La forêt tout entière hurlait sous le souffle du Nord.

Le délai marqué par l'ultimatum allait bientôt expirer. Dans le tumulte du branle-bas, des hommes allaient et venaient au pas de course. Ils avaient, dans la journée, exécuté des travaux de géants. En face du chemin de halage que les Yankees suivraient probablement pour atteindre le chantier, un rempart d'arbres abattus masquait la vue du baraquement. La loge elle-même était convertie en une formidable citadelle. Ici des cornes et des poires à poudre, là des sacs de plombs et de balles. Et au-dessus de tout cela, la résolution de vaincre ou de mourir.

Au signal du chef, les bûcherons s'éparpillèrent le long du chemin et des voies d'accès ou derrière les arbres.

Il était dix heures du soir. Ils attendirent. L'air était vif et sonore. Pas un souffle n'agitait les cimes.

Les gars restèrent longtemps immobiles, l'oreille aux écoutes, épiant chaque bruit. Au moindre cri d'oiseau nocturne, ils serraient convulsivement leurs armes. Enfin, après une longue attente, des bruits d'abord confus se firent entendre dans le lointain, puis des éclats de voix parvinrent, distincts, aux oreilles des bûcherons. Quelques instants plus tard, l'air retentit d'un cliquetis d'armes, puis on vit défilér, au clair de lune, une troupe d'une cinquantaine de soldats. Ils suivaient le grand chemin, deux par deux. Tout à coup, ils débouchèrent sur le carrefour. C'était le moment favorable pour nos gens. Au signal donné, une fusillade éclate de tous les arbres environnants. Des balles sèment la mort et le désarroi parmi les agresseurs. Pris en groupe par les bûcherons qui, en lançant des cris sauvages, les refoulent dans l'impasse, ils se trouvent soudain serrés, immobilisés au pied de l'abatis. Alors, ce fut une mêlée terrible, un éblouissement, un combat féroce, acharné. On se frappait à coups de crosse de fusil, on s'abattait à coups de hache. Des colosses s'étreignaient, s'étouffaient dans la neige, déjà rougie de sang.

Combien de temps dura cette bataille ? Personne ne le sut jamais. Les rangs des assaillants s'étaient à moitié vidés. Au milieu du tumulte, on vit tout à

coup apparaît Michel Laramée, les muscles tendus, les dents serrées, tête en avant, sans armes. Il tombe comme une avalanche parmi les uniformes, il se rue sur les plus audacieux. De ses énormes points velus, il frappe en avant, en arrière, à droite, à gauche, partout. Si bien qu'après quelques minutes de ce combat homérique, de la magnifique compagnie qui avait cru faire une bouchée de cette poignée de *bûcheux*, il ne restait plus qu'un seul *Yankee* d'une taille herculéenne en train de s'escrimer avec le grand Jean Mailloux et décidé, en apparence, à vendre chèrement sa peau. Malheureusement, ce dernier est frappé à mort et le vainqueur plein d'audace veut châtier Laramée qui survient, mais trop tard pour protéger la victime. Il fond sur lui dans un accès de rage. Le patron recule, mais se ramasse sur lui-même et rebondit comme un tigre sur le géant en l'apostrophant :

— Ah! tu vas me payer ça, toi!

Son poing s'abat avec un bruit mat d'os cassés sur la nuque du colosse. Celui-ci chancelle, pirouette sur lui-même et s'affaisse de tout son long.

Le maître de chantier s'arrêta. Le champ de combat était horrible à voir. Au pied de la barricade, dans le carrefour inextricable où les Américains étaient tombés en débouchant du grand chemin, des cadavres jonchaient la neige rougie de sang.

Il allait reprendre haleine quand un bouchon de

fumée attira soudain son attention. A l'instant même, des cris d'alarme jetèrent l'épouvante dans la nuit.

— Au feu! Au feu!

L'habitation brûlait. Les boucaniers avant de s'enfuir avaient allumé l'incendie.

— Lâches! hurla l'industriel au désespoir.

Il s'élança à toutes jambes vers la cave.

Le feu avait éclaté avec la rapidité d'une embuscade. Il dévorait simultanément la maison et ses dépendances. Sans eau et sans moyen de défense contre l'incendie, il était inutile de songer à le combattre. Plus rien à faire que de regarder monter ces paquets de fumée noire coupés de jets de flammes qui lançaient jusqu'au firmament des lueurs d'un rouge sinistre.

Tous les hommes encore valides étaient là, immobiles comme des statues, impuissants à conjurer l'élément qui anéantissait leur toit. A quelques pas en arrière, l'abri des chevaux et la remise flambaient aussi avec tout ce qu'ils contenaient de matériel et de provisions.

Alors l'horrible leur apparut. Sortis vainqueurs de la lutte, ils se voyaient maintenant vaincus. Qu'allaient-ils faire de leurs cinq blessés?

Il fallait prendre sans délai une décision héroïque. Le patron de l'établissement en ruine avait jusque-là gardé le silence.

— Je crois, dit-il, qu'il existe à trente milles d'ici, sur la rivière Saint-Jean, un chantier nouveau

où nous trouverons hospitalité et les soins voulus pour nos blessés. Une heure de travail nous suffira pour fabriquer des traîneaux qui, bien garnis de branches de sapin, pourront servir au transport des invalides. Chemin faisant, nos armes nous procureront de quoi nous soutenir. Ces bois abondent en gibier de toute sorte. Quant à notre travail, il ne sera pas perdu; au printemps, nous reviendrons prendre nos billots; ce sera le temps de les confier à la rivière pour le flottage.

— C'est entendu, proclamèrent les hommes, partons; mais nous reviendrons pour la drave; ce bois est à nous et personne, pas même le gouvernement américain ne nous l'enlèvera.

La proposition était sage, elle fut acceptée d'emblée. On se mit immédiatement à l'œuvre pendant qu'une équipe s'occupait d'ensevelir les morts. En moins d'une demi-heure, les *lisses* et les *paumelles* des traîneaux furent prêtes. On en pratiquait l'assemblage quand un cliquetis d'armes suivi d'une rumeur d'armée en marche monta tout à coup d'un chemin creux.

Étaient-ce les Américains qui revenaient plus nombreux et bien décidés cette fois à les exterminer?

Ils n'eurent que le temps de sauter sur leurs armes et de se mettre en garde quand, ô bonheur! ils reconnurent les uniformes anglais. Une patrouille de deux cents soldats néo-brunswickois venait



**Au printemps nous reviendrons pour la drave  
sur la rivière.**

d'apparaître comme par enchantement en face du cirque.

Et c'est ainsi qu'ils purent demeurer et reconstruire le *campe* après avoir enterré leurs morts, tandis que les blessés étaient évacués.

Si d'aventures, lecteurs, il vous arrive jamais de remonter le cours de l'Aroostook jusqu'à l'emplacement de l'ancien chantier du Massacre, vous y verrez, sur une petite butte dominée par des cyprès, un caillou erratique sur lequel on a gravé au ciseau l'épitaphe que voici :

*Ci-gît*  
*Jean Mailloux*  
*Julien Deveaux*  
*André LeBlanc*  
*Bûcherons tués*  
*Dans une rencontre*  
*Avec les Américains*  
*Le 20 décembre 1838.*

En face s'élève un autre tertre funéraire. Quelques saules y balancent mélancoliquement leurs cimes. Ecartez de vos mains les hautes herbes, vous y trouverez, à demi-enfouie dans le terreau, une pierre longue et plate. Grattez la mousse qui la recouvre, il y a là quinze noms.

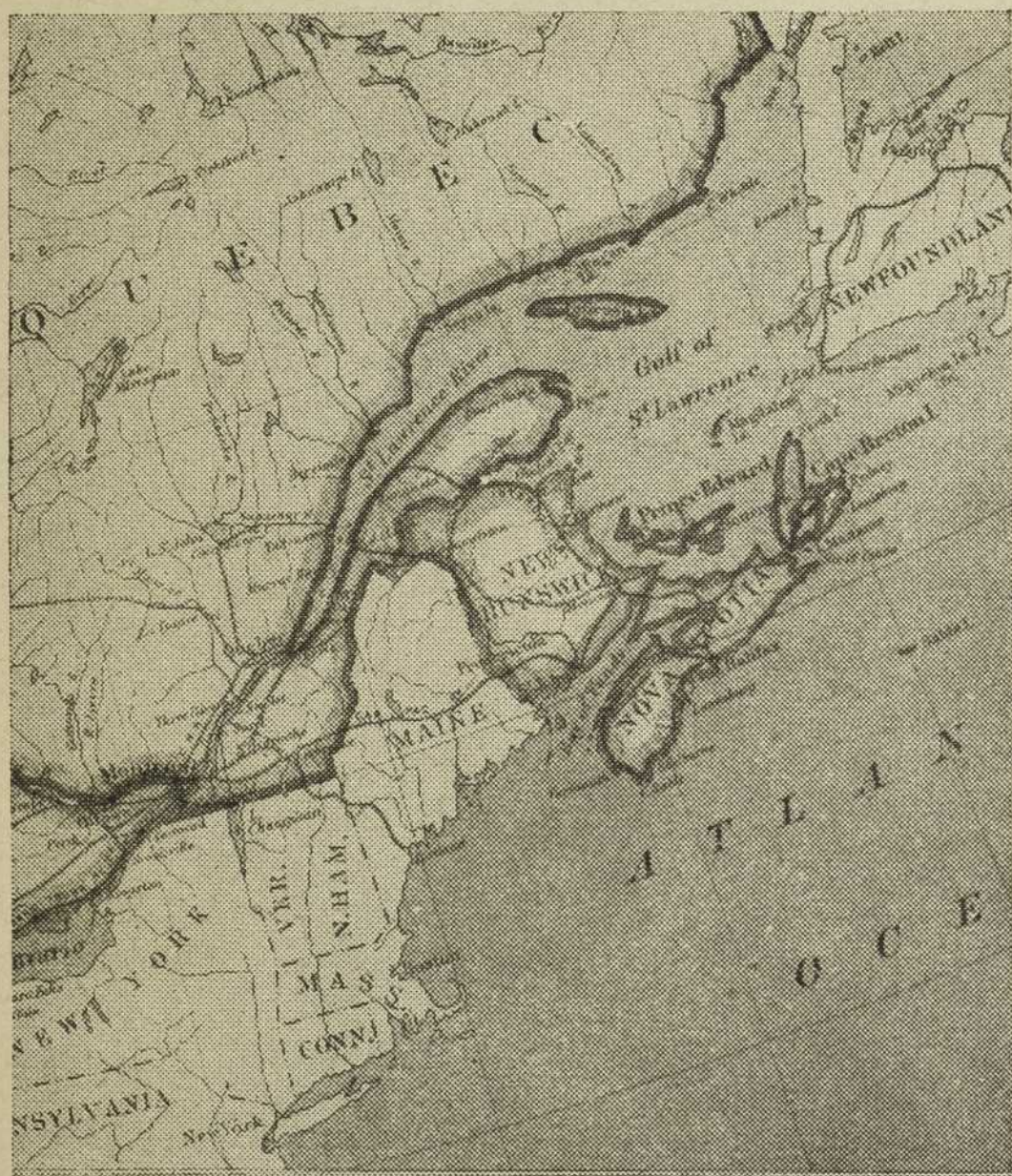


**Avant de partir, ils avaient enterré leurs morts.**

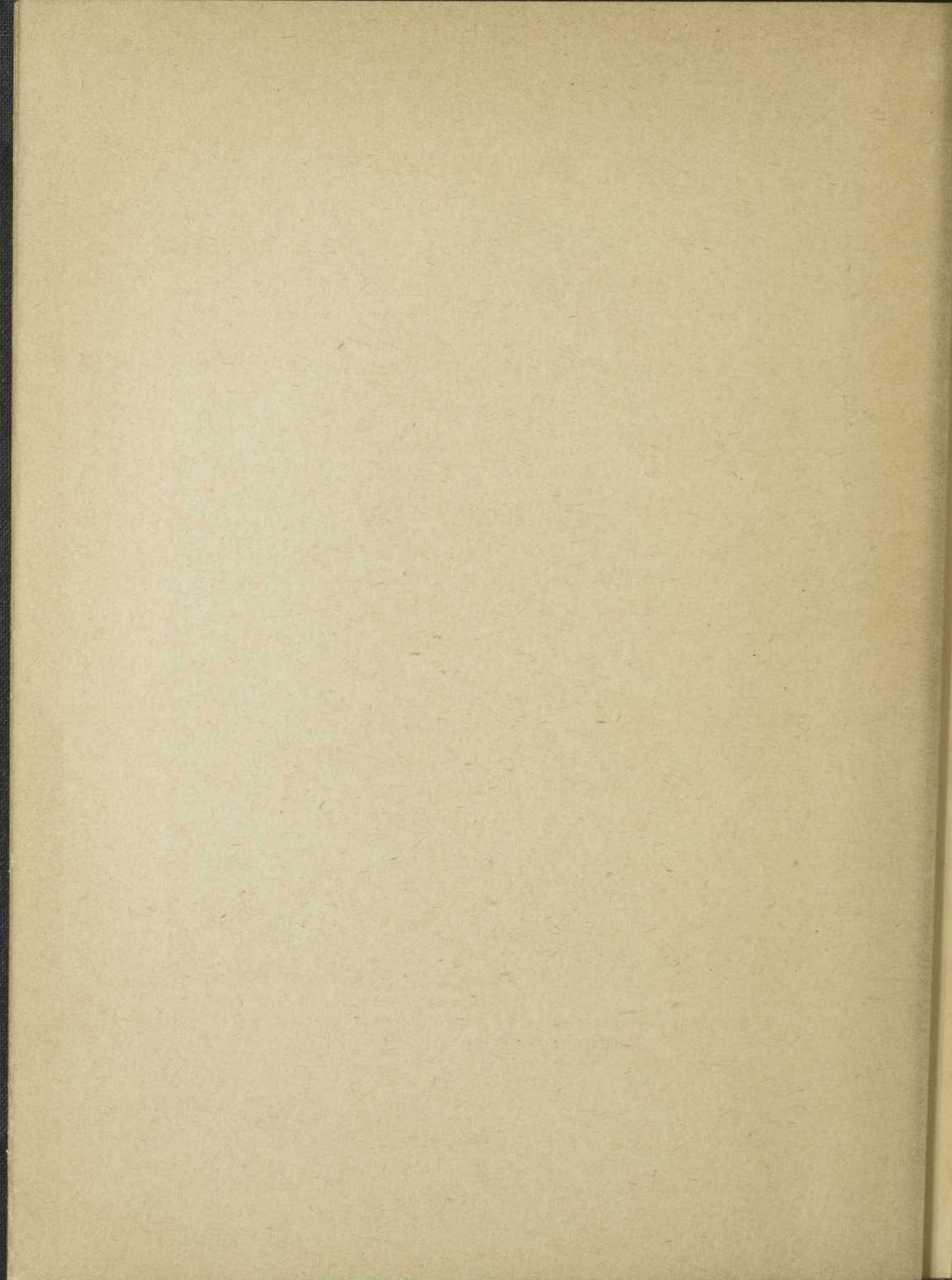
Au-dessus de cette poussière qui recouvre vainqueurs et vaincus, flotte dans l'air embaumé des bois, le souvenir impérissable d'un triomphe, car ce sol est resté canadien.

Aujourd'hui, la paix est faite. Par-dessus une frontière que ne hérissé aucun ouvrage de défense, deux peuples amis se donnent la main, oubliant leurs rancunes passées. Mais par la lâcheté d'un lord anglais qui ne sut pas défendre la cause dont il avait été chargé, les limites du Maine ne suivent plus la ligne acceptée partout ailleurs comme frontière entre les deux pays; elles s'enfoncent profondément, tel un arc bandé, en territoire canadien. La voie ferrée du Pacifique Canadien, construite avant le traité d'Ashburton pour unir entre elles les provinces canadiennes se trouve maintenant à franchir un long espace en territoire américain avant d'atteindre le Nouveau-Brunswick et le port de Saint-Jean, sur la baie de Fundy, qui est son terminus.

F I N



**L'état du Maine s'enfonce profondément en territoire américain.**

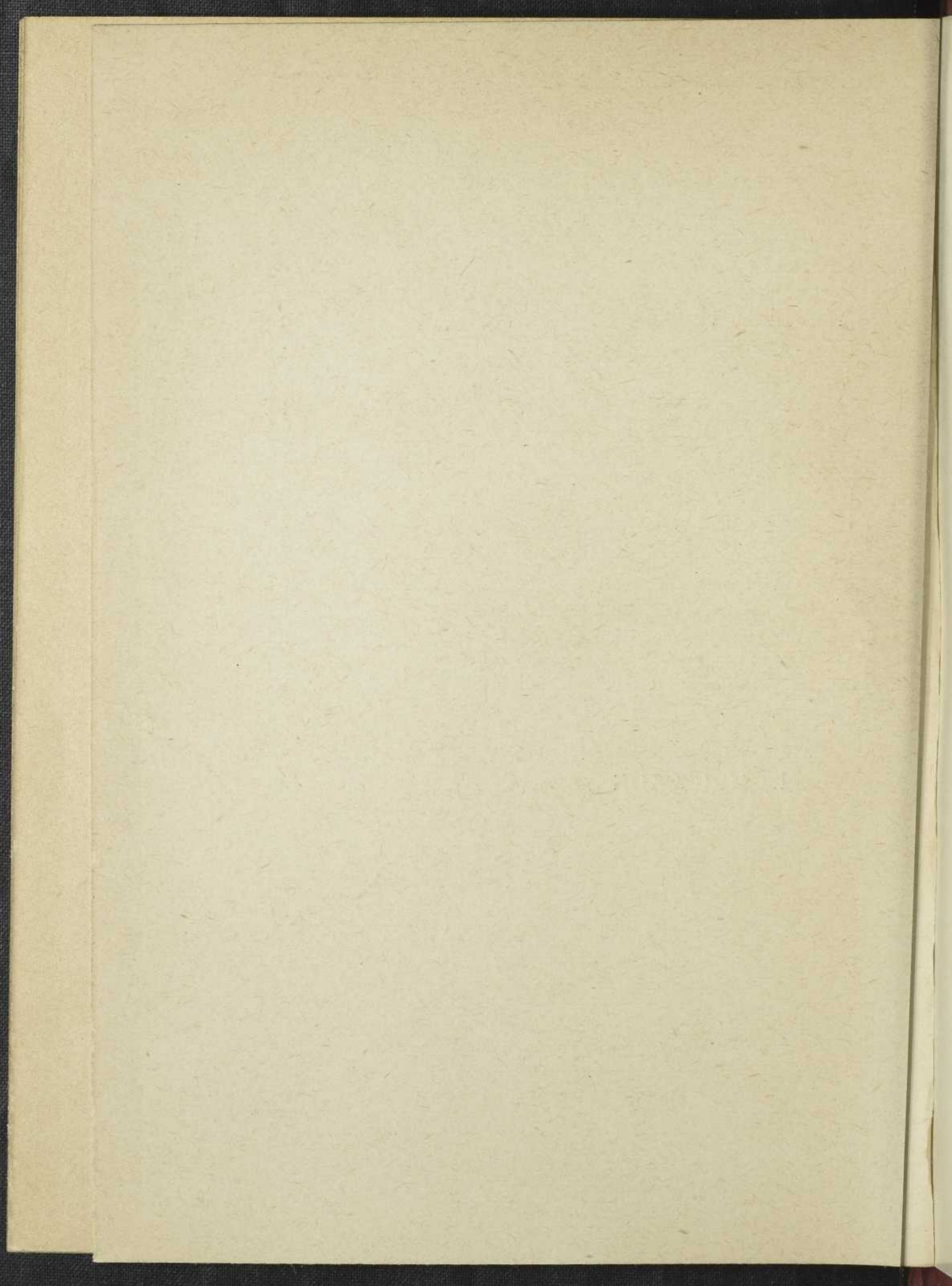


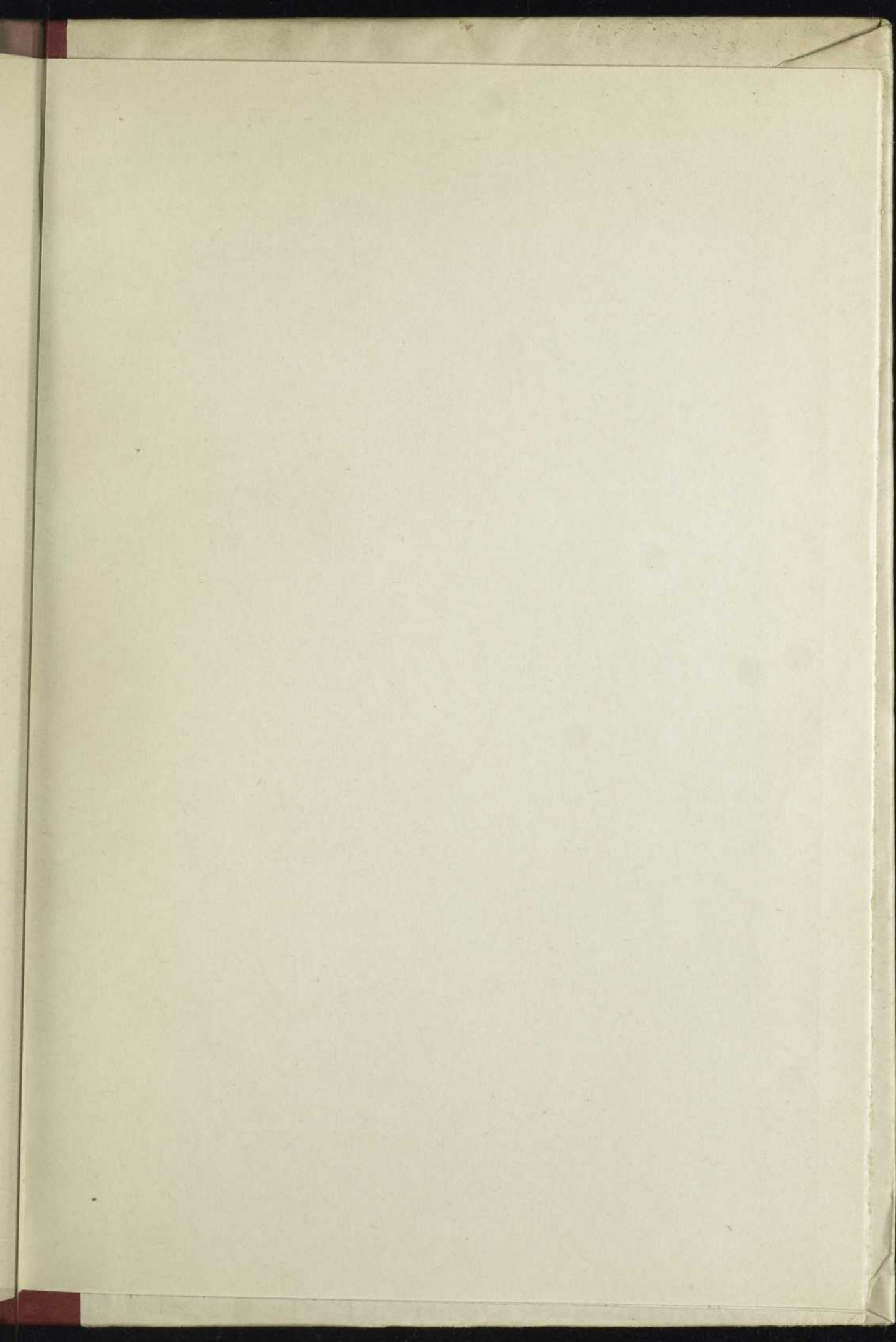
## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
I — Les Pèlerins .....	7
II — Ikoénon .....	15
III — Assuénon .....	21
IV — Moskoua .....	25
V — Ondéronk .....	31
VI — Monohango .....	33
VII — Tégurany .....	39
VIII — Othénic et Anaha .....	43
IX — Autour du feu de camp.....	47
X — La Vengeance d'Ondéronk .....	53
XI — Intérêt ou vengeance .....	57
XII — Le Voeu Généreux d'Othénic.....	61
XIII — L'Avertissement du Grand-Esprit.....	65
XIV — Le Grand Jour .....	69
XV — La Grande Escarboucle.....	75
XVI — L'Aigle-Manitou .....	83
LE PREMIER NOEL DE VILLE-MARIE .....	93
L'EMBUSCADE .....	103

---





BNQ



C 000 030 693

C30693